

030  
Huitième année, N° 19

Bibliothèque de l'Université  
de Liège. — Périodiques

7 AOÛT 1928  
Publication hebdomadaire

Un an : 47,50 frs ; six mois : 25 frs

Le numéro : 2,00 frs

# La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921

sous les auspices de

Son Eminence le Cardinal MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

## Sommaire du vendredi 3 août 1928

Le règne du cœur

A propos de Sherlock Holmes

L'Art belge au XIX<sup>e</sup> siècle

Saint Bernard et le schisme d'Anaclet

Le mouvement ouvrier aux Etats-Unis

La vie harmonieuse de Mistral

Franz Schubert

La formation de la jeune fille

Les idées et les faits : Chronique des idées : La semaine sociale de Paris, Mgr J. Schyrgens. —  
Hollande. — Espagne.

Jean Soulairol

G.-K. Chesterton

Paul Lambotte

Paul Mitterre

Vicomte Ch. du Bus de Warnaffe

Paul Halflants

D<sup>r</sup> Richard von Kralik

Louis Charlier

Bruxelles : 11, boulevard Bischoffsheim

Td. : 220.50. Compte chèques postal : 489.16.

**Commandez en confiance  
vos charbons  
à la firme**

# L. DE TOLLENAERE

16 RUE JÉSUS - ANVERS

Tél: 301.68-326.90-520.71-520.83

QUI LIVRE LES MEILLEURS CHARBONS SOIT REMIS EN  
CAVE SOIT FRANCO GARE AU GRÉ DE L'ACHETEUR

**ANTHRACITES POUR CHAUFFAGE CENTRAL ET FEUX CONTINUS  
CHARBONS DE CUISINE DE PREMIER CHOIX SANS FUMÉE  
COKE SANS ÉMANATIONS POUR CHAUFFAGE CENTRAL  
ET GRANDS POÊLES D'ÉGLISE**

RÉFÉRENCES ECCLÉSIASTIQUES DE PREMIER ORDRE

## SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

### FONDS SOCIAL :

Capital . . . fr. 400 000 000.-

Réserves . . . fr. 504,657,742.94

Total . . . fr. 904,657,742.94

### TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en  
province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de  
375 villes et localités importantes du pays.

## VOLKSBANK VAN LEUVEN

(Banque Populaire de Louvain)

Rue de la Monnaie, 9 LOUVAIN

Capital : 30.000.000 francs.

Réserves : 7.300.000 francs.

19 SUCCURSALES ET AGENCES

Toutes opérations de banque, de bourse et de change  
aux meilleures conditions

LOCATION DE COFFRES-FORTS

## CREDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

### SIEGES :

ANVERS : 36, Courte rue de l'Hôpital

BRUXELLES : 30, Avenue des Arts

176 Succursales et Agences en Belgique

### FILIALES :

à PARIS

20, rue de la Paix

à LUXEMBOURG

55, boulevard Royal

Banque - Bourse - Change

## La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

Le règne du cœur  
A propos de Sherlock Holmes  
L'Art belge au XIX<sup>e</sup> siècle  
Saint Bernard et le schisme d'Anacleth  
Le mouvement ouvrier aux États-Unis  
La vie harmonieuse de Mistral  
Franz Schubert  
La formation de la jeune fille

Jean Soulairol  
G.-K. Chesterton  
Paul Lambotte  
Paul Mitterre  
V<sup>te</sup> Ch. du Bus de Warnaffe  
Paul Halflants  
D<sup>r</sup> Richard von Kralik  
Louis Charlier

Les idées et les faits : Chronique des idées : La semaine sociale de Paris, Mgr J. Schyrgens. — Hollande. — Espagne.

Le règne du cœur<sup>(1)</sup>

Cet amour scellé d'intelligence, c'est bien,  
n'est-ce pas, ce que vous appelez cœur ?  
JACQUES MARITAIN.

## I

Il faudrait pouvoir se pencher sur la poitrine de l'homme, écouter les battements millénaires de ce cœur. Quel homme ? Et quel cœur ? Je n'oublie pas la vieille question de Musset. Mais la foule entière de tous les vivants et de tous les morts se presse contre mon âme. Je me souviens de l'une des pages les plus admirables de Léon Bloy où il montre combien chacun est rattaché à tous les autres, dans le temps et dans l'espace, par le fait seul qu'il demande au Père notre pain quotidien et non pas seulement le sien propre. Il n'est pas un seul cœur qui n'ait besoin et faim de l'amour. Le règne du cœur, cette ligne d'horizon que j'ai voulu tracer au-dessus de ce livre pour qu'il participe de loin à sa lumière et à son avenir, ce règne fut-il jamais atteint parmi nous ? Peut-il l'être encore ? Le sera-t-il jamais ?

Il convient surtout de ne point opposer ici le cœur à l'esprit, car le règne du cœur est là seulement

*Où tout ce que l'on aime est digne d'être aimé.*

L'amour, le vrai amour ne porte pas de bandeaux sur ses yeux de braise, pénétrants et clairs, pareils aux yeux de l'ange qui, d'un javelot de feu, transperce le cœur de la sainte Térésa d'Avila.

« La vérité, a écrit Julien Lanoë, est que l'indifférence nous rend myopes et que l'amour corrige cette infirmité... Ce corps qui semblait hier heurter vos regards et gêner votre confort ne résiste pas à la forme de l'âme » suivant l'expression magnifique de Max Jacob : ses qualités étincellent. N'aimer plus quelqu'un, c'est ne plus savoir le regarder. C'est signe que la vue baisse, que le cœur se déprime. L'objet de l'amour reprend une apparence fautive et sa trompeuse opacité... On ne peut jamais voir une chose avec lucidité sans l'aimer aussitôt. Tout dépend donc de la pureté de l'œil. »

Julien Lanoë donne leur expression aux sentiments de toute une élite qui a aujourd'hui entre vingt et vingt-cinq ans. A la suite de Cocteau et de Maritain, du premier regard sur le monde, il découvre « la lumière blanche du cœur ». Oui, tout ce qui est digne d'être aimé. Le mal, tout mal, le mal physique aussi bien que le mal moral, est un refus de l'être, un manque, une déficience, enfin, ce qui n'est pas. Le règne du cœur, c'est d'adhérer

à l'être sans aucun ombre et sans aucun vide. « Qui hait Dieu affirme Paul Claudel dans son *Magnificat*, il hait l'être, et qui hait l'être, il hait sa propre existence. » La théologie catholique enseigne merveilleusement que Dieu est Amour, qu'Il est tout Amour, qu'Il n'est qu'Amour. Aucune haine en Lui. Toute haine se sépare de Lui. Elle se sépare ainsi de la Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Elle se précipite aux ténèbres extérieures.

La lumière et la flamme ne font qu'un : ainsi profondément le cœur et l'esprit. Le grand Léonard disait que l'amour est d'autant plus ardent que la connaissance est plus certaine ; mais la réciproque est également vraie : la connaissance est d'autant plus certaine que l'amour est plus ardent. Il est impossible, tout à fait impossible de les distinguer dans leur perfection absolue : la lumière blanche du cœur, le règne du cœur, absolument et parfaitement c'est Dieu seul en qui tout se fonde, de qui tout découle, dans la pureté unique et indicible de l'Acte pur.

Mais n'est-il pas donné à l'homme d'approcher cette lumière à l'image et ressemblance de laquelle il a été fait ?

Il y eut une heure, un jour, un mois — que sais-je ? — il y eut quelques minutes où un homme et une femme connurent la splendeur du cœur sans aucune ombre, sans la moindre tache. Ils ne s'étaient point assis sous l'arbre de la science du bien et du mal. Ils n'avaient pas mangé le fruit d'orgueil où ils trouverent le vide sous la dent et le goût amer de tout ce qui se désagrège et qui périclète, le goût amer du temps et de la mort. Je songe au vieux missionnaire de la *Femme pauvre*, quand il se penche sur Clotilde sanglotante et qu'il relève le pauvre visage baigné de larmes vers le visage de l'antique mère du genre humain : tous les pleurs d'Eve n'ont pas effacé de ses yeux la radieuse vision du premier jardin. La femme qui garde la nostalgie des candides clartés paradisiaques nous l'a transmise avec son lait. O jeunesse du monde où tout était bon ! L'espace n'était qu'une caresse à nos pieds, et à nos mains et à nos yeux : nous ne savions pas qu'il sépare. Chaque minute nous apportait un nouveau regard enivrant sur l'œuvre de Dieu et voici qu'elle nous arrache tour à tour à quelqu'un de ces biens que le temps premier composait comme les accords d'une symphonie. Ah ! désastreuse science que la science de ce qui manque ! Et dur apprentissage du néant.

Adam vieilli assiste impuissant aux querelles de Caïn et d'Abel. Le frère tue le frère. L'amour est divisé, la vérité en même temps. L'erreur est une haine, comme la haine est un erreur. Le règne du cœur serait-il aboli ? Le mal a été commis, dit à peu près Ernest Hello, c'est le péché ; le mal a été senti, c'est la douleur. Mais de cette douleur, un Dieu va s'emparer, se faisant homme, afin de rétablir par la souffrance le règne du cœur, ce règne dont

(1) Préface d'un livre à paraître.

avènement fut un avènement de joie, ce règne dont l'apogée dépassera toute joie terrestre.

« Toute douleur dit : Passe et finis.

« Mais toute la joie veut l'éternité, veut la profonde, la très profonde éternité... »

Ainsi parlait Zarathoustra. Mais un Dieu seul a pu faire de la douleur un magnifique chemin d'amour vers la joie.

## II

La terre se couvre de cathédrales et de saints. La merveille du Moyen Age a été qu'il fut le règne chrétien du cœur. Je n'ignore ni ses cruautés ni ses rudesses. Mais elles sont enchaînées sous l'amour des crucifixions et la tendresse penchée des vierges. L'enfant Vivien meurt dans les bras de son oncle Guillaume-au-Court-Nez, sur la terre nue et dure du champ de bataille comme s'il était bercé par une mère. Dans la tranchée de Roncevaux, Roland chevauche près d'Olivier, mais les journées rudes sont enveloppées dans le voile de la belle Aude. L'amour humain n'a jamais été ni plus profond ni plus noble. Certes ! il ne faut point calomnier l'antiquité païenne. Le Moyen Age, nous dit Henri Bremond, a vu pleurer saint Paul au tombeau de Virgile. Nous ne serons pas plus chrétiens que le Moyen Age. Nous n'oublions pas les accents des *Georgiques* ou se peint la passion d'Orphée pour Eurydice. Et dans l'*Odyssée*, que de passages exquis où le foyer conjugal éclaire du même reflet la princesse et le prince qui reçoivent Télémaque ou Ulysse ! Le charme virginal de Nausicaa dissolvait les murs de la classe, nous entourait d'une campagne fraîche où des jeunes filles jouaient à la balle, sur le bord de la mer, non loin d'une rivière, dans une atmosphère tout embaumée d'une brise chargée de sel et d'une odeur de lessive. Nous écoutons les grelots du char, et cette voix qui parle tendrement à son père. Mais il n'y a point la ferveur du Moyen Age. Dans les couleurs de la passion elle-même, la religion met une flamme éternelle. Et je pense que voilà bien la nouveauté du poème de Tristan et Iseut. La ronce qui réunit, vivace et renaissante, les tombes des deux amants est le symbole d'un amour qui se rit des pierres du sépulcre, et dont ceux qui l'ont bu ne boiront pas les eaux du Léthé. La mort cède à l'amour et la plainte d'Orphée devient la prière de Dante. On se demande comment il a pu se trouver des critiques assez fermés pour ne voir en Béatrice que la Philosophie, ou la Théologie, ou l'Eglise, ou la Grâce. Elle est tout cela, sans aucun doute, puisque le poète a voulu rassembler sous son nom tout ce qu'il a aimé. Elle est d'abord, elle est toujours Béatrice Portinari. ... Premièrement, a écrit Charles Maurras, le poète commença par l'aimer, par la perdre et par la pleurer... Voici un sincère cœur d'homme déchiré et flétri à cause d'une enfant dont l'image le suivait partout. » Et Maurras de rappeler avec raison qu'au chant deuxième du Paradis, lorsque Dante écrit le vers sublime :

*Béatrice in suso ed' io in lei guardava,*

« Béatrice regardait en haut et moi je regardais en elle. » là-même, quand elle l'initie au premier cercle du ciel, « il ne cessera de la proclamer aussi gracieuse que belle, si liete come bella, et de louer ses yeux d'enfant, *occhi gioviretti*, et les autres charmes mortels dont il a le cœur prisonnier. » Mortels, Maurras ? Oui, sans aucun doute. Mais ils défient le temps, eux aussi. Dante croit à la résurrection de la chair. Béatrice n'est pas moins élevée à la divine dignité que les entrailles de la femme ont reçu quand le Verbe s'est incarné au sein de l'Eve nouvelle. Le Règne du cœur, tel que l'a instauré de nouveau l'Adam crucifié, dans quelle œuvre de l'art humain apparaît-il davantage que dans les chants suprêmes du Paradis, quand Béatrice conduit le poète jusqu'à « la face qui le plus ressemble au Christ », jusqu'à la Vierge qu'invoque saint Bernard, pour qu'elle conduise le poète jusqu'à Dieu ?

*Vierge mère, fille de ton fils,  
Humble et bénie entre les créatures,  
Premier terme d'un éternel conseil.*

Les vers de Dante s'élevaient comme une Notre-Dame de lumière. Et la prière de Villon est comme une abside où nous verrons éternellement sa vieille mère agenouillée aux pieds de la Dame des cieux. Floraison d'églises, grands lys de pierre que le peuple appelle spontanément des « Sainte-Marie » et des « Notre-Dame » ; floraison de saints, plus admirablement vêtus dans leur bure que Salomon ne le fut dans toute sa gloire, ceints des roses de bûis

dont saint Dominique a fait le chapel et de la Vierge, buissons ardents d'où monte vers la Mère du genre humain selon la grâce le parfum très pur du *Memorare* et du *Salve Regina*; floraison de saints qui s'élève comme une basilique sur les cryptes des martyrs et des évangélistes, par les chapelles des docteurs et des rois, et au faite de laquelle c'est une femme que dresse le XV<sup>e</sup> siècle, une bergère de soldats, notre sainte Jeanne d'Arc, si infantine et si courageuse, si maternelle et si virginal, si joyeuse et si douloureuse et si glorieuse qu'elle apparaît comme une « Sainte Marie » de corps et d'âme, comme un symbole vivant de la Femme bénie entre toutes ; floraison de saints et d'églises, et de poèmes et de statues, le Moyen Age est tout entier comme le jardin retrouvé de l'innocence autour de l'Eve sans péché, par qui tout front se relève dans l'espoir et dans l'amour.

Ce culte marial du Moyen Age, vraiment, je ne vois pas de plus grand signe de règne du cœur. Quand saint Louis parle affectueusement et bellement avec le sire de Joinville, quand saint Thomas d'Aquin pose sa tête fatiguée sur la porte du tabernacle comme l'Evangéliste du Verbe sur la poitrine du Maître, quand Charles d'Orléans ouvre sa fenêtre sur l'aube de saint Valentin, je les sens tous pris dans le grand manteau bleu semé d'étoiles de Celle aux pieds de qui la lune se pose doucement comme une colombe familière. C'est l'ère de la grâce, de la simplicité du cœur et de sa douceur et de sa force.

\*\*\*

Mais la Renaissance rompt l'équilibre. Le cœur s'assouplit à trop lire. Montaigne et Rabelais savent trop de choses, comme la petite Bérénice disait à Philippe dans le délicieux jardin du Grau-du-Roi. Au lieu de christianiser l'antiquité comme fit le Moyen Age, ils se retournent vers celle-ci comme vers l'unique mère des arts et de la pensée. Je ne dis point qu'ils ne soient pas toujours chrétiens. Il y a dans leur cœur un fond de bonté qui est du Christ. Mais leur tête glisse délicieusement sur le mol oreiller du doute. On n'aime pas bien des apparences vaines parmi lesquelles on se joue. La dure étreinte du réel demande plus de foi. L'homme contemple partout son image comme Narcisse aux fontaines. Mais il presse une ombre qui sans cesse le fuit et se défait.

Il serait curieux de suivre dans toute la littérature française l'histoire du cœur. Le XVII<sup>e</sup> siècle marquerait — ne déplaît à M. Gaston Baty — une certaine reprise de son règne. Narcisse est toujours là, sans doute : il se désespère de sa faiblesse dans les miroirs du jansénisme ; il va vite la jouer au palais de glaces du libertinage. Jean Racine, le sensible adolescent de Port-Royal, le jeune homme d'Uzès, qui pense beaucoup plus à l'amour humain et à la poésie qu'à toute la théologie de son oncle le chanoine, et qui frémit d'impatience à la pensée de Paris, Jean Racine, le tendre et violent amant de la Champmeslé, que l'on put croire mêlé à l'affaire des poisons, et qui allait pleurer aux prises de voiles, c'est peut-être lui qui incarne le mieux tout le XVII<sup>e</sup> siècle. Et je ne crois pas qu'il y ait aucun de ses vers qui ne porte un accent chrétien. Leur indicible pureté, que ne fut-elle mise au service d'une belle légende de chevalerie ? Mais à travers le libertinage et le jansénisme, il garde une délicatesse chrétienne. Bérénice a un sentiment déchirant de l'éternité de l'amour.

Et, quand Racine écrit les cantiques spirituels, Esther, Athalie, le règne du cœur peut s'épanouir en lui malgré les doctrines de l'*Augustinus*. Le *Mystère de Jésus* est beau comme un vitrail médiéval. Corneille répond à la *Chanson de Roland*. Et La Fontaine a hérité des fabliaux.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle seul me paraît marquer un renversement du règne du cœur. Saint-Evremond l'annonçait déjà. Voltaire accomplit la révolution. Jean-Jacques tente sa restauration illusoire. Il ne paraît pas savoir la chute originelle. A une société égoïste, il substitue un individu qui ne l'est pas moins. Le XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est bien là, vraiment, qu'éclate le divorce du cœur et de l'esprit. Et l'un et l'autre en sont détruits, malgré tous les sortilèges du style.

A travers le romantisme, jusqu'au milieu de ses erreurs, et de ses excès, il faut bien sentir les sursauts d'un cœur qui se réforme et qui cherche la lumière. On se contente de répéter la parole de Goethe : « J'appelle classique ce qui est sain, romantique ce qui est malade » et, par une confusion de mots, on brûle *La Vie de Rancé* en même temps que *René*, une méditation comme

L'Homme en même temps que *Jocelyn*, les splendides poèmes de Hugo sur la vie du Christ en même temps que le *Post-scriptum de ma vie*. Mais Chateaubriand, Lamartine, Hugo même, sont tout pénétrés d'esprit, de sentiment, d'images chrétiennes. Le Moyen Age, encore superficiellement sans doute, mais toutefois en réalité, de nouveau élève ses flèches et ses croix que les lambris du XVIII<sup>e</sup> siècle avaient cachées aux yeux des littérateurs.

## III

Un nouveau règne du cœur s'annonce.

Bien plus loin et bien plus profond que tous les romantiques réunis, Charles Baudelaire est allé chercher le secret de la misère de l'homme et de sa grandeur. Qu'il soit un poète aux bagues empoisonnées, qu'il y ait chez lui beaucoup de jansénisme, cela ne l'empêche pas d'ouvrir les portes du palais royal.

« Le nom du plus vivant et du plus cher, écrit Claudel dans ses *Réflexions et propositions sur le vers français*, le nom du pauvre et grand Baudelaire!... C'est l'âme gonflée de désirs, de souvenirs et de remords, qui possède cette figure, et l'intelligence n'en est que le témoin douloureux, attentif et clairvoyant. C'est l'âme qui respire dans ces beaux vers dont notre jeunesse s'est enivrée. C'est elle qui, de note en note, se dilate dans un chœur sublime pour se ré-orber de nouveau dans la conscience de son malheur, et de son péché. »

Il faut lire les journaux intimes de Baudelaire pour voir combien Claudel a raison.

« La vraie civilisation, dit notamment le poète des *Fleurs du mal*, n'est pas dans le gaz, ni dans la vapeur, ni dans les tables tournantes. Elle est dans la diminution des traces du péché originel... » Et il retrouve le sens du chemin royal de la douleur :

...Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance  
Comme un divin remède à nos impuretés  
Et comme la meilleure et la plus pure essence  
Qui prépare les forts aux saintes voluptés.

Je sais que vous gardez une place au poète  
Dans les rangs bienheureux des saintes légions  
Et que vous l'invitez à l'éternelle fête  
Des Trônes, des Vertus, des Dominations.

Je sais que la douleur est la noblesse unique  
Où n'atteindront jamais la terre et les enfers  
Et qu'il faut tresser ma couronne mystique,  
Imposer tous les temps et tous les univers.

Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre,  
Les trésors enfouis dans le gouffre des mers,  
Par votre main montés ne pourraient pas suffire  
A ce beau diadème éblouissant et clair.

Car il ne sera fait que de pure lumière  
Puisée au foyer saint des rayons primitifs  
Et dont les yeux humains, dans leur splendeur entière,  
Ne sont que des miroirs obscurcis et plaintifs!...

Magnifique et désolé revendicateur du Paradis terrestre Baudelaire a toujours eu besoin d'être consolé de l'exil. Quelle est donc cette splendeur des yeux humains, sinon une cristallisation des rayons de l'Eden?

Ils marchent devant moi, ces yeux pleins de lumière  
Qu'un ange très savant a sans doute aimantés...

Et la poésie ne fait qu'exalter son désir. « C'est à la fois par la poésie et à travers la poésie, écrit-il encore, par et à travers la

musique, que l'âme entrevoit les splendeurs situées derrière le tombeau; et quand un poème exquis amène les larmes au bord des yeux, ces larmes ne sont pas la preuve d'un excès de jouissance, elles sont bien plutôt le témoignage d'une mélancolie imitée, d'une postulation des nerfs, d'une nature exilée dans l'imparfait et qui voudrait s'emparer immédiatement sur cette terre même d'un paradis révélé. »

Ce paradis, c'est le règne du cœur. Et Baudelaire l'a bien entrevu tel qu'il est, ce royaume où l'on ne peut entrer si l'on ne devient semblable à un enfant et si l'on n'y apporte beaucoup d'amour. L'indicible finale de *Moesta et Errabunda*, c'est l'appel de la colombe au-dessus des eaux amères, le gémissement de l'homme au seuil du jardin :

*Mais le vert paradis des amours enfantines,*

*L'innocent paradis plein de plaisirs furtifs,  
Est-il déjà plus loin que l'Inde et que la Chine?  
Peut-on le rappeler avec des cris plaintifs  
Et l'animer encore d'une voix argentine,  
L'innocent paradis plein de plaisirs furtifs?...*

## IV

Au vœu de *Moesta et Errabunda*, j'entends deux voix qui répondent.

Il y eut, vers la fin du siècle dernier, un diabolique adolescent visité d'un ange inspirateur. Je crois bien que l'adolescent a lutté avec l'ange jusqu'à l'heure de la mort où il s'est enfin rendu et sauvé. Mais fût-ce malgré lui, il a écrit, sous la dictée de son invisible protagoniste, des fragments de vers et de proses qui sont des rayons divins. Poussé par le démon de l'aventure, il vint des Ardennes à Paris pour y rencontrer un singulier lépreux qui avait une âme de faune et d'enfant. Il l'entraîna dans son vagabondage, laissant une femme et un petit garçon tout en pleurs. Mais l'ange sortit le bien du mal et, parmi les courses exténuantes, au coin des tables d'auberge, quand le lépreux croyait parler à l'adolescent, voilà que l'ange lui répondait.

Durant leur dure Saison en enfer, ils se mettent en marche vers le Paradis.

Mais quelle saison!... L'orage s'abat comme dans une nuit de Walpurgis. Des coups de feu éclatent. Verlaine a blessé Rimbaud. Verlaine est en prison. Rimbaud s'enferme dans son grenier, plein de sanglots et de cris, avant de partir, comme un vagabond mendiant, vers les soleils atroces de l'extrême Afrique.

Et voici que Verlaine a vu resplendir le cœur du Christ. Voici qu'il s'est détourné du monde charnel. Ah! il y retournera, comme le chien de l'Écriture à son vomissement. Que celui d'entre nous qui est sans péché, que celui d'entre nous qui s'accuse de ne jamais retomber lui jette la première pierre!... Pour moi, je sais qu'au réveil de ses pires misères, il tendra comme un enfant les bras vers le Père :

*Hommes durs! Vie atroce et laide d'ici-bas!  
Ah! que du moins, loin des baisers et des combats,  
Quelque chose demeure un peu sur la montagne,*

*Quelque chose du cœur enfantin et subtil,  
Bonté, respect! Car qu'est-ce qui nous accompagne,  
Et vraiment, quand la mort viendra, que reste-t-il?*

Je sais que dans ce cœur blessé, meurtri, souillé, tout le Moyen Age refleuri, chante l'office de la Vierge :

*Marie Immaculée, amour essentiel,  
Logique de la foi cordiale et vivace,  
En vous aimant qu'est-il de bon que je ne fasse,  
En vous aimant du seul amour, Porte du Ciel?*

## 2 PÈLERINAGES à LOURDES

avec visites de  
PARIS, BORDEAUX, PAU, BIARRITZ, CAUTERETZ, GAVARNIE et LISIEUX  
DÉPARTS : 21 Août et 11 Septembre 1928.

S'adresser aux PÈLERINAGES EDGARD DUMOULIN, 147, BOULEVARD ADOLPHE MAX, 147, BRUXELLES

« Le Moyen Age énorme et délicat », le Moyen Age souffrant, je sais qu'il est ce cœur blessé, prosterné devant le cœur pour nous transfixé de sept glaives :

*La douleur chrétienne est immense,  
Elle, comme le cœur humain,  
Elle souffre, puis elle pense  
Et calme poursuit son chemin.*

*Elle est debout sur le Calvaire,  
Pleine de larmes et sans cris.  
C'est également une mère,  
Mais quelle mère de quel fils!*

*Elle participe au supplice  
Qui sauve toute nation,  
Attendrissant le sacrifice  
Par sa vaste compassion.*

*Et comme tous sont les fils d'elle,  
Sur le monde et sur sa langueur,  
Toute la charité ruisselle  
Des sept blessures de son cœur.*

Croyez-vous que l'adolescent des Ardennes, ce pèlerin des routes médiévales, ne se souvienne pas lui aussi du grand culte marial qu'il a trouvé partout — jadis, jadis! — à Byzance comme à Jérusalem? J'écoute la *Chanson de la plus haute tour* :

*O mille vevages  
De la si pauvre âme  
Qui n'a que l'image  
De la Notre-Dame :*

*Est-ce que l'on prie  
La Vierge Marie?*

Jean-Arthur Rimbaud, que ne te retournes-tu vers le prisonnier de Mons? L'ange qui t'inspire l'a jeté à genoux. Il a la clé, il connaît la formule. Tu l'as rendu, sans le savoir, à son état primitif de fils du Soleil. Il sait déjà qu'il n'est d'autre soleil que le Christ, et que par le Christ seul peut se réaliser ton grand vœu :

*Ah! que le temps vienne  
Où les cœurs s'éprennent!...*

## V

- « Salut, aurore de ce siècle qui commence!
- « Que d'autres te maudissent, mais moi je te consacre sans frayeur ce chant pareil à celui qu'Horace confia à des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles quand Auguste fonda Rome pour la seconde fois...
- « ... Comme jadis quand Colomb et Magellan eurent rejoint les deux parts de la terre,
- « Tous les monstres des vieilles cartes s'évanouirent,
- « Ainsi le ciel n'a plus pour nous de terre, sachant que si loin qu'il s'étend
- « Votre mesure n'est pas absente. Votre bonté n'est pas absente...
- « Comme on voit des petites araignées ou de certaines larves d'insectes comme des pierres précieuses bien cachées dans leur bourse d'ouate et de satin,
- « C'est ainsi que l'on m'a montré toute une nichée de soleils encore embarrassés aux froids plis de la nébuleuse,
- « C'est ainsi que je vous vois, tous mes frères, dans la boue et sous le déguisement pareils à des étoiles souffrantes...
- « Tourmons nos yeux vers le ciel qui est déjà fait, ô mes frères de ce ciel en travail!
- « Car depuis les jours de celle de Bethléem, nos ténèbres sont en mal d'étoiles,
- « Et je sens autour de moi dans la nuit de grands êtres purs plus radieux que Sirius et de profonds mouvements ensemble d'âmes étues,
- « Pareilles à l'amas stellaire de l'Hercule et à des tronçons de voie lactée!

« Un peu de lumière est supérieure à beaucoup de ténèbres. Ne nous troublons point de ce qui est hors de nous.

« Ne jugeons point de peur d'être jugés, ne maudissons point le présent qui est avec nous comme notre éternité... »

Paul Claudel a reçu le message de Rimbaud. Le grand salut au siècle nouveau qui couronne les *Cinq grandes odes* est la plus magnifique réponse au vœu déchirant de l'enfant-prophète. Ce n'était pas un vain souhait que celui d'une nouvelle ère du Règne du Cœur!... Et nous sommes tous conviés, comme le peuple entier du Moyen Age dans la construction des cathédrales, à participer à ce ciel en travail.

La voix de Rimbaud chantait encore — et déjà un Villiers de l'Isle-Adam, un Ernest Hello surtout accouraient porter leurs pierres et leurs talents à l'Eglise catholique où tout fructifie, comme jadis la jeune fille Violaine confiait son anneau d'or pur à l'architecte Pierre de Craon. Un Stéphane Mallarmé s'arrêtait sur le seuil, mais demeurerait ébloui par le Drame sacré, cherchant en vain, dans ses *Divagations*, à lui trouver un équivalent.

Puis, Germain Nouveau, héroïque frère de Verlaine, partait sur toutes les routes de France, comme un formidable mendiant d'amour, comme un nouveau Benoît-Joseph Labre. Huysmans se mettait en chemin vers Ligugé, Léon Bloy vers la Grande-Chartreuse. Le disciple d'Adrien Sixte, magistralement dressé par Paul Bourget, laissait son maître démuné de toutes ses doctrines d'erreur et de mort, avec le seul secours de retrouver enfin sur les lèvres du seul Maître les paroles indéfectibles qui s'élèvent au Père des Cieux.

Dans le ciel de notre amour, que m'importent leurs divergences! Egoïsmes, intérêts matériels, jalousies littéraires, incompréhensions réciproques, petites colères, toutes nos vies quotidiennes se chargent de fermer les portes au règne du cœur. *Esta jansa ten mal consentada de esta vida!*... comme dit sainte Tère. Mais quand la comédie est jouée, quand le Temps n'a plus devant ses yeux que les livres immortels, il les ouvre les uns à côté des autres et il s'étonne d'avoir pu les croire si différents et si opposés quand chaque auteur serait soigneusement son volume contre sa poitrine. Au lieu des poètes puants et durs, pour employer l'énergique expression de Claudel, il ne trouve plus que des âmes tout entières donnanter et accueillies, et tout à fait d'accord sur le fond des choses.

« C'est la grande vanité de la plupart des controverses entre catholiques, a dit Henri Bremond en constatant l'absence de toute divergence réelle entre Bossuet et Fénelon, c'est la déroute de l'esprit humain confessant ainsi son propre néant au moment où il étale ses ressources les plus magnifiques. Mais c'est aussi la victoire de notre foi, la réalisation éclatante de la promesse qui nous fut faite. Même quand ils se croient le plus éloignés les uns des autres, les vrais croyants ne font qu'un cœur et qu'une âme... »

De Louis Le Cardonnel et de Robert Vallery-Radot, de Maurice Blondel à Jacques Maritain, de Marc Sangnier à Henri Massis à Jean Cocteau et à Max Jacob, d'Emile Baumann à Pierre Reverdy, quels que soient leurs points de vue ou leur rôle, j'affirme que la parole de Bremond se vérifie et ne peut vraiment que se vérifier. Mais il y a plus — et je voudrais montrer comme je le vois, comme je le sens, quel grand nombre d'âmes inquiètes aspirent, elles aussi, à l'unité du Règne du Cœur.

Où, chez un Maurice Barrès, chez un Marcel Proust, chez un Henri Bergson, chez un André Suarès, chez un Georges Duhamel, chez un Guillaume Gaulène, chez un Charles Maurras, chez dix autres, dont les noms affluent à mes lèvres, j'écoute, j'entends brusquement des accents qui ne trompent pas, des accents qui invoquent et qu'invoque l'Amour. *Omnis creatura ingemiscit...* Que d'autres signalent avec raison leurs erreurs, parfois graves, parfois mortelles. Pour moi, je veux souligner leur appel. Et si quelqu'un s'étonne de me voir chercher mes liens avec des hommes si divers et parfois si opposés, puissé-je ne lui faire que la réponse d'Antigone dont le vœu d'amour et non de haine était lui aussi un appel au Christ.

JEAN SOULAIROL.

## A propos de Sherlock Holmes

Voilà quelque temps, j'élevais la voix pour rendre hommage à Sherlock Holmes et à ce type encore plus fascinant qu'est le docteur Watson. Bien que tardivement exprimée, mon admiration date pourtant de toujours.

Je pense, en effet, que nous n'aurons jamais assez de gratitude pour l'auteur de ces fameux récits où nous avons trouvé tant de plaisir; et j'espère que le jour n'est pas loin où la statue de Sherlock Holmes s'élèvera dans *Baker street*, comme celle de Peter Pan se dresse déjà dans les *Kensington Gardens*. Ne sont-ce pas là les deux seules figures qui soient devenues légendaires à notre époque; et si elles avaient été conçues au temps où le paganisme était positif et constructeur — il n'est plus de nos jours que négatif et destructeur — nul doute qu'on n'en eût fait des dieux.

Pour ma part, si j'offre bien volontiers d'aller répandre du miel et du vin aux pieds de la statue de Sherlock Holmes, quand on l'aura inaugurée, et même d'égorger un ou deux taureaux devant elle, on ne m'accusera donc pas de le sous-estimer. D'ailleurs, la plaisanterie elle-même est un hommage. On l'a parodié, mais on l'a toujours imité.

On l'a traité de charlatan et de mystagogue. Mais quiconque a conté une histoire de détective a vu sa longue ombre anguleuse se profiler sur les pages qu'il écrivait. Louons-le donc! Louons ceux qui le louent. Qu'il vive éternellement! Ce dont d'ailleurs les magazines se chargeront avec succès. Et que son ombre sur le store ne diminue jamais!

\*\*\*

Après cet hommage et cette profession de foi, on ne se méprendra pas sur ma pensée si j'affirme que, dernièrement, j'ai vu, soudain, au travers de Sherlock Holmes. Je l'ai comme fouillé de part en part, ainsi que Watson et son monde, et aussi le monde de Conan Doyle lui-même.

Et il m'est apparu brusquement pourquoi le monde de Conan Doyle est en vérité un monde absurde et insensé, et cela souvent d'autant plus qu'il est un monde réel.

Le monde de Conan Doyle et de Watson a la prétention d'être réaliste, scientifique et même matérialiste. C'est le monde du solide bon sens britannique, le monde des gens qui veulent être « pratiques », le monde de ceux qui ne supportent pas l'absurde, et... toutes les autres absurdités. Il fut résumé en une simple phrase d'une des dernières histoires de Sherlock Holmes.

Le pauvre Watson faisait de son mieux pour suivre les directives de son mentor, et s'appliquait à décrire par le menu une quelconque situation dans laquelle il s'était trouvé. Il expliquait qu'il avait dû escalader un mur de briques gentiment couvert de mousse. Sherlock Holmes l'interrompt brusquement pour lui dire avec dureté : « Pas de poésie, Watson! »

Voilà qui explique tout! Tâchons de comprendre tout ce que cette phrase révèle de mortel et de destructif. Je dirai d'abord que les dernières histoires de Sherlock Holmes, bien qu'elles ne valent généralement pas les anciennes, sont intéressantes parce qu'elles démontrent triomphalement que Sherlock Holmes ne peut se passer de Watson, Sherlock Holmes fournit cette démonstration en essayant de conter lui-même deux histoires, histoires fades et ennuyeuses. On est tout ému de constater à quel point c'étaient les exclamations et les interruptions wat-

sonniennes qui donnaient du prix aux aventures du détective. Chaque narration doit posséder une atmosphère qui lui soit propre, or, l'atmosphère des histoires de Sherlock Holmes consiste précisément dans l'interminable capacité de surprise du toujours admiratif Watson. Sans les étonnements continuels de ce dernier, elles seraient nulles et insignifiantes. Le pauvre homme, si souvent accablé par son maître, se trouve bien vengé d'apparaître ainsi si utile et si nécessaire!

\*\*\*

Il faut comprendre aussi qu'au rebours de ce qu'on pourrait croire, Sherlock Holmes n'est pas vraiment un vrai logicien. Pour dire vrai, c'est le logicien idéal imaginé par un auteur illogique.

Nous sommes ainsi faits que, toujours, nous admirons ce qui nous manque; et il n'est donc pas étonnant que l'inintelligente mentalité britannique évoque la raison pure, comme une sorte de spectre ou de vision.

Aux Français, au contraire, qui possèdent cette sorte d'intelligence qui nous fait défaut, la pensée ne vient pas de la parer de couleurs idéales. Chez un peuple où tous les cochers et tous les garçons de café ont l'habitude de la pensée, on ne songera jamais à considérer, comme un magicien merveilleux, l'homme qui pense.

Mais, quoique personnage idéal, Sherlock Holmes est en un sens la figure d'un être très réel, car il incarne fort bien l'idée que des Anglais déraisonnables se font de quelqu'un qui se laisserait conduire par la pure raison. Dieu sait pourtant s'il déraisonne et bafouille à propos de la mousse et du mur de briques!

Il semble mépriser la mousse au profit des briques. Pourtant, si des choses de détail peuvent être parfois essentielles, il est possible que la mousse ait la même importance que les briques.

La captivante affaire du *Curc-dent courbé* peut très bien tourner autour du fait que le mur est construit en briques au lieu de l'être en pierres; mais elle peut aussi dépendre de ce que le mur soit recouvert de mousse au lieu d'être revêtu de lierre. L'aventure du *Coquetier renversé* nous montre le docteur Morianthy arrachant les briques du mur pour en assommer le banquier; mais on pourrait aussi bien imaginer le même docteur en train d'empoisonner la mousse du mur pour faire mourir le botaniste qui viendra l'étudier.

Puisque Watson avait reçu pour instructions, et c'est là l'essentiel de la théorie sherlockienne, l'obligation de tout observer et de prendre garde à tout, pourquoi diable! serait-il défendu à ce pauvre bête de voir et de signaler la mousse?

Il faut répondre à cela que le fond de cette affaire de logicien idéal n'est pas logique mais seulement idéal. Il s'agit d'une création purement artistique, s'adressant à l'imagination et non pas à la raison.

Et voilà par où Sherlock Holmes est si particulièrement anglais. Sherlock Holmes pose à l'insensible et il lui faut se préoccuper davantage des briques qui sont dures et insensibles que de la mousse qui est tendre. La mousse lui paraît sentimentale, bien qu'en réalité elle ne soit pas plus sentimentale que le manguiou ou le pin du Chili. Les briques lui font l'effet de quelque chose de pratique, bien qu'elles puissent être sans importance pratique dans telle enquête déterminée où le rôle capital appartiendra à la mousse.

\*\*\*

Ce qu'il y a au fond de cette légende de « l'homme pratique », telle qu'on la prêche et telle qu'on la transmet en Angleterre

\*\*\*\*

depuis un siècle, c'est que ce fameux homme pratique est un homme pratique de cette espèce-là. L'homme pratique ne « pratique » pas, il ne fait que poser.

Il parle de choses apparemment pratiques, l'argent, les singes, le matérialisme et l'idée que tout tire son origine de la boue. Mais, il ne raisonne pas logiquement à propos de tous ces sujets. Son enfantine et inoffensive vanité lui fait aimer de passer pour un réaliste impitoyable. Il aime qu'on le prenne pour inflexible et inhumain. Mais, en réalité, le cher homme est très sensible et très humain. Il est délicatement flatté quand on lui dit qu'il est une « machine ». Il rougit de gratitude quand on croit — à tort — qu'il a le sang froid comme les poissons. Il parle de la « mousse » avec un dédain superbe et de « briques » avec une

conviction toute scientifique. Il adjure son meilleur ami de laisser de côté toute poésie et croit qu'il a justifié sa prétention d'être purement prosaïque.

Mais en tout ceci, il n'est que purement poétique. Il est poète; il est un poème. Il devient le plus délicieux des détectives de roman. Il rêve, le pauvre homme; il imagine. Mais il ne pense pas le moins du monde.

En commençant, je souhaitais que son ombre ne s'évanouisse jamais. Je forme le même vœu en terminant. Mais je suis tenté de croire que son autre nom est Oberon et qu'il est le roi des ombres.

G. K. CHESTERTON.

(Traduit de l'anglais.)

## L'art belge au XIX<sup>e</sup> siècle

Ceux de nos contemporains qui peuvent légitimement faire remonter leur ascendance à de glorieux ancêtres ne manquent pas, si modestes soient-ils, de s'en prévaloir.

Les artistes belges actuels sont justement fiers de l'héritage de tradition et de gloire que leurs prédécesseurs — au cours de plus de cinq siècles — ont accumulé. Depuis la miraculeuse efflorescence de l'art des frères Van Eyck, l'histoire de l'école, en effet, ne s'interrompt pas, tout au moins d'éclipses totales. De main en main, le flambeau a passé. Dans sa course, sa flamme tantôt haute, brillante, claire, tantôt vacillante, fumense, pâle, ne s'est jamais complètement éteinte.

Quel splendide arbre généalogique, celui dont les rameaux portent, sous l'écusson des anciennes communes, les noms des artistes qui les ont illustrés.

Voici à la base Ypres, Gand, Bruges, avec, avant même ceux des géants Hubert et Jean, ceux des précurseurs : Melchior Broederlam, Jacques Cavael et leurs émules anonymes dont les naïfs et fervents ouvrages sont si attachants.

A Bruges, du temps des Van Eyck et par la suite, ont œuvré Hans Memlinc, Hugo Van der Goes, Petrus Christus, Gerard David, A. Benson, Jean Provost, J. Van Cleve, Adrien Vsebrant, Lancelot Blondeel, les Pourbus et tant d'autres à côté desquels la critique, ou plutôt l'histoire de l'art, a catalogué les auteurs inconnus d'ouvrages excellents, auteurs désignés par des appellations provisoires : le maître brugeois de la légende de sainte Ursule, le maître brugeois de la légende de sainte Lucie, le maître brugeois de sainte Catherine, le maître de Saint-Sauveur, le maître du Saint-Sang, etc.



Baron H. LEYS. — L'arrivée des invités.





VICTOR GISOU. — Le Donjon Espagnol en Flandres.

A Bruxelles, vécut le grand Roger Van der Weyden (Roger de la Pasture), venu de Tournai, élève, probablement de Robert Campin, émule de Jacques Daret, influencé par les Van Eyck, honoré de commandes étrangères flatteuses. Son petit-fils Goswyn ou Gossens Van der Weyden a continué sa tradition. A Bruxelles aussi conquiert la renommée ou exécutèrent des chefs-d'œuvre : Bernard d'Orley, Jean Gossart (Mabuse), Pierre Bruegel le Vieux et ses nombreux imitateurs, le maître à la vue de Sainte-Gudule, et tant d'autres.

A Louvain, le chef de file fut Thierry Bouts, venu de Néerlande. Son fils Albert Bouts prolongea ses enseignements.

Liège a possédé une école intéressante, encore mal définie et pas assez étudiée. Fut-elle mosane ou plutôt limbourgeoise, avec contact du côté du Rhin? Certains veulent en faire provenir les Van Eyck, de Maeseck (Limbourg). La plupart des noms des peintres sont ignorés. Il faut arriver au XVI<sup>e</sup> siècle pour célébrer Lambert Lombard, figure prépondérante.

Au dehors, des artistes de formation flamande étendent le rayonnement de l'école; Juste de Gand, Pedro Campana, Juan de Flandes, en Italie, en Espagne. Ils influencent la peinture locale. Un peu plus tard, c'est Antonio Moro, Nicolas Neufchâtel, ce Montois qui fait carrière à Nuremberg et en Autriche, et que les Allemands désignent — par corruption — Lucidel; Juste Suttermans, peintre des Médicis, dont Florence a conservé tant de portraits.

Bientôt l'éclat de l'école d'Anvers au XVII<sup>e</sup> siècle va renouveler le miracle eyckien. Quentin Metsys, venu de Louvain, s'y est déjà établi glorieusement au XVI<sup>e</sup> siècle; une pléiade de peintres influencés par l'art italien — les Romnisants — dont Jean Metsys (Massys), Frans Floris, Martin Devos, et bien d'autres, préparent — par transition — l'évolution du style nouveau que Pierre-Paul Rubens va imposer à l'Europe. Autour de lui scintillent, en constellation d'étoiles de première grandeur, Antoine Van Dyck, Jacques Jordans, Cornille De Vos, David Teniers, A. Brauwer,

Gonzalès Coques, et leurs satellites : les Snyders, Fyt, Siberecht, Paul Devos, Jean Breughel de Velours, etc.

Ils fournissent au monde entier des chefs-d'œuvre dont la vogue n'a pas cessé de croître.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'éclat des maîtres de l'école flamande s'atténue. Il semble que le sommet atteint et dépassé la courbe redescende. Néanmoins la tradition se maintient et tant en Belgique qu'à l'étranger, bien des noms injustement négligés ou méconnus seraient à remettre en honneur.

Un Pierre Verhaeghen, fournisseur attitré des riches abbayes, se montre le digne héritier de Rubens. Les Horemans à Anvers, les Van Rysschoot à Gand, Théobald Michau et bien d'autres ne laissent pas se perdre les enseignements des grandes époques.

\*\*\*

L'obscurité dans laquelle furent, au XIX<sup>e</sup> siècle, étouffés plusieurs des meilleurs peintres belges est due à des causes assez complexes et difficiles à discerner. Il paraît paradoxal qu'en ce temps de relations rapides, d'expositions internationales fréquentes, des photographies et de procédés de reproduction mécanique, de diffusion par les journaux, les revues, les livres, plusieurs de nos maîtres ne furent pas appréciés et connus hors des frontières étroites de la Belgique alors que depuis le XV<sup>e</sup> siècle et pendant trois cents ans, des commandes du monde entier — monarques, monastères, églises, hommes d'Etat — affluaient à Gand, à Bruges, à Bruxelles, à Anvers.

L'histoire de l'école belge depuis 1830, c'est-à-dire depuis la séparation de la Belgique d'avec la Hollande — après quinze ans d'un mariage de raison arrangé par les puissances et qui fut malheureux — est à peu près ignorée hors du pays. Quelques artistes, par suite de circonstances personnelles spéciales, ont échappé à ce régionalisme forcé. On cite leurs noms un peu partout. Ils ont des œuvres dans divers musées. Ce sont des exceptions. La plupart

de leurs contemporains, et parmi eux certains des plus originaux, ont encore à obtenir — *post mortem* — une équitable consécration.

Ce désir de justice a suscité diverses manifestations officielles ou privées. Il vient d'inspirer au gouvernement belge l'organisation, à Paris, au musée du Luxembourg, d'une exposition rétrospective d'œuvres du peintre Henri de Braekeleer, né à Anvers en 1840, mort en cette ville en 1888, totalement ignoré encore du grand public cosmopolite. Cette exposition a été très remarquée et, grâce au relief de tout ce qui réussit à Paris — point sonore du monde — a atteint le but que ses promoteurs s'étaient assigné.

Semblables mises en lumière seraient fort justifiées en faveur d'autres artistes. Je pense notamment à une révélation de nos principaux paysagistes, marinistes, animaliers et peintres de natures-mortes du siècle dernier. On y grouperait des œuvres

technique et la fervente observation du modèle ont fourni à Navez les éléments de définitifs chefs-d'œuvre. Il s'en trouve au musée de Bruxelles et peut-être même les *Trois dames de Gand*, qui sont entrées au Louvre sous le nom de Louis David, sont-elles de la main de son brillant élève. Navez, directeur de l'Académie de Bruxelles a formé une pléiade de peintres et de sculpteurs. Il sut respecter le tempérament individuel de chacun et leur fournir seulement les enseignements qui les mirent en mesure de réaliser plastiquement leurs conceptions. La vie de Navez fut longue. Au cours de sa vieillesse, il dut subir la loi fatale. L'évolution s'opéra contre lui. Les jeunes gens s'écriaient : « Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ». Ou encore, plus brutalement : « Mort aux pompiers. » Ils se tournaient vers les aspects de la vie quotidienne.



JOSEPH STEVENS. — Le chien à la mouche.

de rare qualité, des « morceaux » de premier ordre, au point de vue technique, puissance et saveur du coloris. Des noms se présentent sous ma plume, Hippolyte Boulenger, Théodore Baron, Guillaume Vogels, Jean Degreef, Alfred de Knyff, Louis Dubois, Louis Artan, Joseph Stevens, Alfred Verwée, Jean Stobbaerts, Pantazis... Il en est bien d'autres. On ne pourrait omettre Adrien-Joseph Heymans, Emile Claus, Albert Baertsoen, plus récemment disparus et partant moins ignorés des connaisseurs. Je le demande à l'élite des amateurs d'art, combien des noms que je viens de citer leur sont-ils familiers et classés par eux à leur rang, en comparaison des noms français, hollandais, anglais, espagnols, qui sont cotés sur tous les marchés ?

Mais procédons chronologiquement et reprenons les choses vers 1830.

Jean-François NAVEZ, un des meilleurs élèves de Louis David, émule et ami de Dominique Ingres, est prépondérant à Bruxelles. Ses compositions religieuses, bien agencées, nous paraissent un peu froides. Nous subissons l'influence de la mode qui s'est déprisée des grands tableaux, des « machines » à nombreux personnages historiques ou bibliques. Mais dans l'art du portrait, l'acquis

Le peintre Wappers, en peignant sur une toile gigantesque un épisode de la révolution belge de 1830 ralliait leurs suffrages. Et cependant Wappers, sauf les costumes contemporains de ses figurants, n'avait-il réalisé qu'une grande « machine » de plus ! Aujourd'hui, que les costumes de 1830 appartiennent au passé, son tableau, jugé si hardi, ne nous paraît guère différent des épisodes historiques à couleur locale ou à prétentions archéologiques que les honnêtes continuateurs de Navez — De Biefve, De Caisne, Sligeneyer, De Keyzer, plus tard Verlat, Louis Gallait, Alfred Chrysenaar, Jean Portaels, composèrent laborieusement. Placés les uns près des autres au musée de Bruxelles, ils ne nous paraissent pas disparates, ils sentent tous le même temps. Cette salle offre un air de ressemblance avec la galerie des batailles à Versailles. Le moment n'est pas revenu, malgré tant de talent dépensé, de tenter de susciter des admirateurs à ces ouvrages. Heureusement, leurs auteurs nous ont laissé, en outre, des portraits dans lesquels ils se survivaient décidément.

L'école belge du XIX<sup>e</sup> siècle foisonne de personnalités intéressantes. Il est impossible de les cataloguer. On ne peut que s'arrêter un instant aux plus éminentes. C'est comme une promenade

dans une forêt touffue. Choisissons — pour les contempler — les arbres les plus harmonieux. Autour d'eux, dans la broussaille, montent des troncs bien poussés. Au passage, leurs groupes ne nous retiendront pas.

Il faut bien citer Antoine Wiertz parmi les plus anciens. Son œuvre demeure assemblée dans son atelier constitué, à Bruxelles, un petit musée spécial très visité par les Anglais. On y trouvait jadis des trompe-l'œil et des cabinets secrets ou, par des judas, on apercevait des scènes d'horreur ou des nudités. Ces éléments d'attractions ont disparu.

Il reste de Wiertz de grandes compositions grandiloquentes et prétentieuses dans lesquelles tente de s'exprimer une philosophie fumeuse et humanitaire. Heureusement à ses débuts et avant d'être devenu très prétentieux, Wiertz avait peint, en Belgique et en Italie, des études et des petits tableaux réalistes qui sont d'un vrai peintre. Ils suffisent à le maintenir intéressant.

Une figure importante dans l'école est celle d'Henri LEYS. Encore qu'il ait emprunté ses sujets aux temps révolus et qu'il s'inspira de Holbein ou de Cranach, il est strictement moderne. On dirait qu'il hanta, dans une vie antérieure, les milieux qu'il a retracés. Il peint les êtres du temps passé tels qu'ils existèrent et, jamais des modèles d'atelier revêtus de détroques.

Léys eut un sens décoratif très équilibré. Il a laissé à l'hôtel de ville d'Anvers d'admirables panneaux. Comme éducateur, il eut aussi un rôle éminent. Sans compter Henri de Braekeleer, son neveu et son élève, qui est de tout premier ordre, il forma aussi Alma Tadema, James Tissot et bien d'autres.

Alfred Stevens a su sortir du milieu — alors provincial et restreint — du Bruxelles de 1850 — et se créer une situation brillante à Paris. Peintre de la bourgeoisie élégante du Second Empire, il a créé des pages charmantes comme celles des petits maîtres flamands ou hollandais du XVII<sup>e</sup> siècle. Observateur perspicace et fidèle, dessinateur habile, coloriste exquis, technicien incomparable, il s'égale à un Metsu, à un Ter Borch, à un Gonzales Coques. Ses tableaux sont universellement appréciés et recherchés.

Un portraitiste, Liévin de Winne, mérite une mention. Sa clientèle fut un peu austère. Professeurs d'Université, magistrats, politiciens, très peu de femmes, et parmi celles-ci guère de mondaines ou d'élégantes, voilà la classe des modèles qui posèrent devant lui. Il fut le peintre de la vie intérieure de ces personnalités intellectuelles. A mon sens, de Winne est plus profond — avec de plus belles qualités de métier — que son trop fameux contemporain, le Bavarois Lenbach, qui répétait inlassablement les mêmes effigies d'hommes célèbres. de Winne n'est jamais tombé dans les formules ou les redites. Je crois qu'à part un ambassadeur des Etats-Unis à Bruxelles, qui lui demanda son portrait, de Winne n'obtint jamais une commande étrangère de quelque relief. Et cependant ses effigies demeurent bien autrement artistes que les pages des Carolus Duran, des Bonnat, des Flameng et tutti quanti qui conurent tant de vogue éphémère.

Eugène Smits fut un noble peintre qui s'apparente aux grands décorateurs vénitiens. Il ne les imite pas. Il les rappelle par des affinités de nature. devant son *Cortège des Saisons*, du musée de Bruxelles, d'un rythme si magistral, de tonalités si rares, on ne peut s'empêcher de rêver aux « Tintoret » de la salle de l'Anti-Collège au palais des Doges. Son grand tableau *Roma* — collections du roi des Belges — et des petites effigies féminines d'un raffinement délicieux auraient dû lui valoir une grande renommée, qu'il n'a jamais connue. J'ai parlé en passant d'Henri de Braekeleer. Je dois revenir à cet harmonisateur puissant, si personnel, peintre de la vie humble et pensive,

des intérieurs vieillots, ouverts, par des croisées aux vitres pleines de reflets, sur des perspectives de toitures et de tours. Dans ses natures-mortes, il se montre mieux qu'un virtuose, un bel ouvrier sensible et fort.

Xavier Mellery est une figure isolée qu'il faudrait caractériser pour le rôle qu'il a joué dans la formation d'un artiste étrange et mystérieux. Fernand Xhnopff. Le premier, avant de sombrer dans des colorations trop sombres et qui ont encore noirci, a peint des portraits admirables, des intérieurs pleins d'une intimité pensive et créé de beaux dessins, fiers d'allure et de sens. Le second, nature aristocratique à l'extrême, s'est révélé dans des ouvrages exquis auxquels le grand public n'a rien compris et qui l'ont déconcerté. Il est accessible à une élite seulement.

De même Charles De Groux doit être mentionné tant à titre personnel que comme initiateur et précurseur du grand Constantin Meunier, dont la célébrité est bien consacrée. De Groux a peint les ouvriers des champs, les conscrits du peuple villageois, les miséreux des grandes villes, avec un talent prenant. Constantin Meunier a élargi ses conceptions, il a fait entrer dans l'art le peuple fruste et noir des charbonnages et des usines. Peintre d'abord, sculpteur à la fin de sa carrière, il a affirmé, dans ces deux genres, une personnalité de tout premier plan.

Ceci m'incite à citer les noms de quelques autres remarquables sculpteurs belges contemporains de Constantin Meunier : Paul



ALFRED STEVENS. — L'Atelier (Musée de Bruxelles)

Devigne, J. Dillens, J. Lambeaux, Thomas Vinçotte, le comte Jacques de Lalaing, Ch. Vander Stappen, d'autres encore, et ce curieux R. Wouters qui, au rebours de Meunier, débuta par la sculpture, se donna ensuite à la peinture avec des dons multiples et magnifiques et mourut très jeune pendant la guerre, laissant peu d'œuvres que les musées et les collectionneurs se disputent à cette heure!

Tel avait été aussi le sort du peintre Henri Evenepoel, enlevé à vingt-huit ans, qui avait donné mieux que des promesses et qui s'est imposé parmi les hommes marquants de l'école belge vers 1880.



L. GLESE. — Hiver.

Des contemporains de plusieurs de ces artistes sont encore sur la brèche. Ils forment l'état-major de nos maîtres, ayant derrière eux une tâche bien remplie et un bagage durable. James Ensor, Emile Wauters, Léon Frédéric, Eugène Laermans sont de ce nombre. Derrière eux, en rangs pressés, montent les hommes mûrissants et les jeunes. Cohorte vaillante et déjà glorifiée. C'est de leurs œuvres que sont formés les contingents qui apparaissent aux expositions belges dans le pays et à l'étranger, œuvres qui attirent l'attention des critiques d'art et qui entrent dans les musées des grandes capitales dans les collections du monde entier.

Dignes des traditions et de l'expérience qu'ils continuent, ces artistes les interprètent selon les lois d'une évolution logique, sans rien recommencer ou redire qui ait été fait ou dit excellemment avant eux. Il n'est pas encore possible de leur attribuer une cote sur l'échelle des valeurs. A l'avenir, il appartiendra de les classer!

PAUL LAMBOTTE.  
Directeur général  
au Ministère des Sciences et des Arts.

## Saint Bernard et le schisme d'Anaclet <sup>(1)</sup>

Dans la nuit du 13 au 14 février 1130 mourait le pape Honorius II. Le droit réglant les élections pontificales n'était pas déterminé exactement comme aujourd'hui, des familles rivales se disputaient le Siège de Pierre, et leurs compétitions divisaient le sacré Collège. Dare-dare on fit en secret les funérailles du Pontife défunt et, quelques heures après, une partie des cardinaux réunis à la hâte élurent le nouveau pape. Incontinent, la partie mécontente procéda à une seconde élection : si bien qu'en moins d'une demi-journée, Honorius était mort, son successeur Innocent II élu et sacré, et son compétiteur, l'ambitieux Pierre de Léon, nommé et sacré à son tour sous le nom d'Anaclet II.

(1) Voir la *Revue catholique des idées et des faits* des 1<sup>er</sup> et 22 juin 1928.

L'antipape — par des promesses et des menaces, par l'excommunication, les armes et surtout l'argent — gagne le peuple de Rome. Innocent, obligé de fuir, se réfugie en France. Alors les deux compétiteurs cherchent de l'appui dans la chrétienté en Italie, en Espagne, en Angleterre et surtout en France. Pierre de Léon gagne le duo de Sicile, Roger, par des faveurs. Le roi de France, hésitant, convoque un concile à Etampes. Il s'y rend en personne, entouré des hauts barons feudataires, des membres les plus éminents de l'épiscopat et de l'ordre monastique. L'abbé de Saint-Denis, Suger, y siège à côté des archevêques de Reims, de Bourges et de Sens. Malgré le désir exprès de Louis le Gros, l'abbé de Clairvaux, à qui l'on a reproché récemment de s'immiscer dans les affaires, hésite quelque temps à s'y rendre. Une vision céleste — qui lui annonça le succès de son intervention — l'aïda à vaincre ses répugnances. Si l'on en croit son biographe, il parut, au milieu des évêques et des barons, comme l'envoyé de Dieu; tous s'accordèrent à prendre conseil de sa sagesse pour trancher la question.

De quel côté était le droit? Il y avait quelque doute, à en juger d'après la législation en vigueur, le célèbre décret de Nicolas II (11 avril 1059) qui remettrait aux cardinaux l'élection du Souverain Pontife. Tout considéré, Bernard se prononça pour Innocent, qui fut reconnu pape par le Concile et aussitôt par toute la France. Innocent était alors à Cluny, qui l'avait acclamé et dont l'abbé l'avait reçu en grande pompe. C'est à cette occasion qu'il consacra, en octobre 1130, la célèbre basilique. C'est à Cluny que Suger vint lui annoncer, au nom du roi de France, la solennelle manifestation du Concile d'Etampes, qu'allait confirmer celle de Clermont au mois de novembre.

Du coup, ce fut une marche triomphale du pape et de sa suite, composée de onze cardinaux, d'évêques et d'abbés, mais surtout de Bernard, qu'il avait voulu à ses côtés, dans toute la France.

A Saint-Benoît-sur-Loire, le roi Louis le Gros vint avec la reine et ses enfants se jeter à ses pieds et recevoir sa bénédiction. A Chartres, ce fut le roi d'Angleterre, l'un des hésitants, gagné lui aussi par Bernard : « Songez aux autres péchés dont vous aurez à répondre devant Dieu, lui avait-il dit : de celui-ci je me charge! » Puis ce fut, à Châlons, à Saint-Quentin, à Cambrai, à l'abbaye de Lobbes, à Liège qui relevait alors de l'Allemagne. Celle-ci avait reconnu Innocent à la diète de Wurzburg.

Le 22 mars 1131, dans Liège l'héroïque, qui restera à jamais notre « ardente et glorieuse cité », le roi Lothaire, entouré d'un grand nombre de seigneurs, de vingt-cinq archevêques et de cinquante-trois abbés, attendait le pape sur la place du palais épiscopal. Du plus loin qu'il l'aperçut, il s'avança à sa rencontre, saisit la bride de son cheval blanc, le conduisit, à travers la foule enthousiaste, jusqu'à la porte de l'évêché, où il lui offrit le bras pour mettre pied à terre.

L'entrevue, cependant, avait un côté insidieux : à la suggestion de ses courtisans, Lothaire, roi des Romains pour lors, réclame des droits abandonnés, sur le spirituel. Le pape est atterré. Bernard se lève et rempli d'une généreuse audace, *jacula ardens*, prend la parole au nom du Vicaire du Christ et, à force de logique et d'éloquence, fait renoncer le potentat à ses revendications injustifiées.

Je passe les détails du retour du pontife en France, les fêtes pompeuses de la semaine sainte à Saint-Denis, présidées par lui avec l'assistance de toute la cour, la nouvelle entrevue à Ronen avec le roi d'Angleterre, qui combla Innocent de présents et d'honneurs, le pape ayant toujours Bernard à ses côtés, et je m'arrête à la célèbre visite du chef de l'Eglise à Clairvaux.

Certes elle était méritée!

Il fut reçu avec une simplicité renouvelée des premiers âges de l'Eglise :

« Les pauvres de Jésus-Christ, dit l'historien Ermald, allèrent à sa rencontre, non pas sous la pourpre et la soie, ni avec des livres de prières recouverts d'or et d'argent, mais vêtus de grosse bure et précédés d'une croix de bois. Leur joie n'éclata pas en bruyantes acclamations; elle perçait à peine sous les modulations d'une psalmodie à mi-voix. L'appareil, si imposant et si nouveau pour eux, de la cour pontificale ne piqua même pas leur curiosité; les paupières, gardiennes du recueillement intérieur, restèrent baissées. » Devant ce spectacle d'austère pauvreté et d'angélique modestie, le pape et les cardinaux versèrent des larmes d'attendrissement.

La chapelle était pauvre... Quel contraste avec la basilique de Cluny! Au réfectoire, les hôtes de saint Bernard durent se contenter de l'ordinaire des moines :

« Pour manger, du pain de son, et pour boire, au lieu de vin, une espèce de raisiné ou jus d'herbes. En guise de turbot on leur servit des choux, auxquels on ajouta, comme friandises, quelques autres légumes. A grand-peine l'on put trouver, pour la circonstance, un poisson que l'on plaça devant le « Seigneur pape » ; la communauté n'en eut que la vue. Tout le monde cependant était dans l'allégresse. » Cette fête, remarque le biographe, « n'était pas réjouissance de table, ce fut la fête des vertus. »

Voulant clore son séjour en France par un acte imposant, Innocent II convoqua le concile de Reims (1131).

Treize archevêques et deux cent soixante-trois évêques — sans parler des abbés de tous les Ordres — répondirent à son appel. Il était juste que l'abbé de Clairvaux figurât au premier rang parmi les membres de l'assemblée. Innocent, d'ailleurs, ne voulait plus être séparé de lui. Le concile fit au pape légitime une ovation sans pareille : Innocent fulmina l'anathème contre l'antipape et ses adhérents. Saint-Norbert, archevêque de Magdebourg, et Hugues, archevêque de Rouen, au nom de leurs souverains respectifs d'Allemagne et d'Angleterre, et les ambassadeurs des rois de Castille et d'Aragon au nom de leurs maîtres, ayant renouvelé le solennel serment de fidélité, presque toute la chrétienté se retrouvait — sauf quelques hésitants en Orient, et ça et là en Italie et en Aquitaine — sous la légitime obédience.

\* \* \*

Dans l'Aquitaine le schisme avait deux tenants dangereux : Gérard, évêque d'Angoulême, et le puissant duc, Guillaume d'Aquitaine.

Le premier — administrateur remarquable, théologien de talent, ami des arts — avait montré un zèle insigne dans l'exercice de sa charge et par là bien mérité de la papauté sous divers pontifes, Pascal II, Gélase II, Callixte II, Honorius II, qui l'avaient nommé légat d'Aquitaine et d'autres provinces.

Enivrement du pouvoir? Jalousie? On lui reprochait de jouer le rôle d'un pape au petit pied, qui pouvait à son gré déposer les évêques. Froissé de voir Innocent, — prévenu contre lui, — refuser de confirmer son titre, et le donner à un autre, très méritant d'ailleurs, il se déclara pour Anaclet, qui, lui, avait favorisé son ambition en élargissant encore ses pouvoirs. Pamphlets, discours, voyages, le prélat dissident n'épargna rien pour satisfaire sa rancune et faire triompher le schisme. Il gagna à son ressentiment le puissant et redoutable, mais faible de caractère, Guillaume, comte d'Aquitaine. Bernard, apprenant la défection du haut feudataire, lui fit parvenir — par l'entremise du duc de Bourgogne — un mémoire qui resta sans réponse. Vaine aussi fut la démarche de l'abbé de Cluny, Pierre le Vénérable, si bien que l'abbé de Clairvaux se vit forcé — sur le désir du pape — de tenter une démarche qui, après une réussite apparente, envenima la lutte. Elle ne devait pas finir de sitôt.

Innocent avait regagné l'Italie — encore loin d'être soumise. Nombre de grandes villes, en proie aux rivalités, tenaient en partie, comme Rome d'ailleurs, pour l'antipape. Lothaire, roi des Romains, arrivant au secours d'Innocent, avait franchi les Alpes avec un simulacre d'armée. Mais les opérations traînaient.

Alors le pape, manda de nouveau, avec instance, Bernard, qui vint, rétablit la paix entre Pise et Gènes, entraîna Lothaire avec son armée à l'assaut de Rome rebelle, y entra de force et — à défaut de Saint-Pierre, toujours au pouvoir d'Anaclet — fit couronner Innocent au Latran (1133).

A son retour en France de nouvelles complications l'attendaient.

Un premier meurtre avait ensanglanté le siège épiscopal d'Orléans : le sous-doyen du chapitre Archebaud, avait été lâchement assassiné. Et voici que le fait se renouvelle à Paris par l'odieux forfait perpétré sur Thomas de Saint-Victor, ami de Saint-Bernard, conseiller intime de l'évêque, Etienne de Senlis, et ce, à l'instigation, semble-t-il, de l'archidiacre de Paris même, Thibaut Notier, intéressé au meurtre. A Paris comme à Orléans, des réformes d'abus étaient en cause. On conçoit l'indignation de Bernard devant l'inertie ou l'impuissance des pouvoirs; il réclame énergiquement du roi, des archevêques de Sens et de Reims, du pape même la punition des coupables. C'est ensuite une affaire de double élection à l'archevêché de Tours, — vacant à la mort d'Hildebert — qu'il règle en prononçant entre les deux compétiteurs. Enfin c'est le vieux et toujours récalcitrant, le relaps et obstiné Guillaume, duc d'Aquitaine, qu'il amène à la soumission solennelle et sincère au pape Innocent.

Ce dernier épisode vaut d'être conté. Enlacé dans les filets de l'évêque d'Angoulême, lequel était d'ailleurs renié de ses quatre suffragants (Saintes, Agen, Poitiers, Limoges), l'omnipotent feudataire avait refusé de rencontrer le terrible et brûlant abbé, qui, dans une première entrevue, l'avait menacé du châtiement des schismatiques, Coré, Dathan et Abiron.

Guillaume, tergiversant, veut continuer son double jeu et poser ses conditions. Bernard comprend qu'il faut frapper fort. Il invite Guillaume à une dernière entrevue à l'église et se prépare à offrir le saint sacrifice.

Une grande foule accompagne le duc. Le Saint est à l'autel; les évêques de Chartres et de Poitiers siègent autour et les fidèles sont rangés derrière les religieux, dans la nef, tandis que Guillaume, excommunié, doit s'arrêter à la grille du chœur.

Chacun priaît dans une anxieuse attente quand, au moment de la communion, après avoir donné la paix, Bernard s'avance, avec la sainte hostie sur la patène, vers Guillaume et, transfiguré, le visage en feu, les yeux étincelants, l'apostrophe :

« Nous vous avons prié, et vous nous avez méprisé; la multitude des serviteurs de Dieu vous a imploré, vous l'avez dédaignée. Voici maintenant le Fils de la Vierge, qui vient à vous, le Chef et le Seigneur de l'Eglise que vous persécutez! Voici votre juge au nom de qui tout genou fléchit dans le Ciel et dans les enfers, voici votre juge au nom de qui votre âme tombera un jour.

« Lui aussi, allez-vous le repousser?

« Lui aussi, allez-vous le mépriser, comme vous avez méprisé ses serviteurs? »

A ces mots du thaumaturge, le comte de Poitiers tombe par terre.

Relevé par les soldats de son escorte, il retombe encore.

Sa salive coulait sur sa barbe, sa respiration était entrecoupée de sourds gémissements.

Le serviteur de Dieu s'en approche et le touchant du pied lui ordonne de se relever, et d'entendre la sentence du Ciel :

« Voici devant vous, lui dit-il, l'évêque de Poitiers que vous avez chassé de son siège : réconciliez-vous avec lui, donnez-lui

le baiser de paix et reconduisez-le vous-même à son siège. Pour obéir à Dieu, rétablissez l'union et la paix dans votre État et soumettez-vous au pape Innocent comme toute la chrétienté!

Le comte n'osa ou ne put prononcer une parole.

Il donna le baiser de paix et reconduisit, en signe de repentir et de soumission, l'évêque à son siège.

Avec lui toute l'Aquitaine abandonna le schisme. Il mourut très pieusement, « sincèrement converti » cette fois, quelques années plus tard, le jour du vendredi-saint 1137, dans un pèlerinage de pénitence à Saint-Jacques de Compostelle.

L'évêque Gérard était mort subitement une année auparavant. Une autre version raconte que, voyant venir sa fin, il demanda pardon de son péché.

Il avait été, dans la première phase de sa vie, une des gloires de l'épiscopat : l'amour qu'il eut toujours pour les pauvres aura plaidé pour lui au tribunal de Dieu.

\* \* \*

Le schisme, éteint en France, sévissait toujours en Italie.

Les partisans d'Anaclet étaient nombreux à Rome, à Milan et dans le sud de l'Italie, où l'astucieux et ambitieux Roger de Sicile — hypocrite raffiné autant qu'habile politique — fomentait la division au profit de ses visées dominatrices. Il fallait du secours, et d'urgence. Bernard se rend à la diète de Bamberg, réconcilie les Hohenstaufen avec Lothaire et décide celui-ci à descendre avec une armée en Italie. Sur ces entrefaites, Innocent II convoque un concile à Pise où il mande l'abbé de Clairvaux. Bernard s'y rend avec les archevêques de Reims, de Sens, de Bourges et d'autres lieux, avec nombre d'évêques et d'abbés français, entre autres, avec l'abbé de Cluny, Pierre le Vénérable, que le roi de France retenait d'abord mais que, sur les instances de Bernard, il laisse libre.

Naturellement, comme à Etampes, Bernard fut l'âme des délibérations qui durèrent huit jours. Dans l'intervalle des séances, raconte son biographe Ernaud, sa porte était assiégée par ceux qui avaient quelque grave affaire à traiter, comme si cet humble moine était revêtu de l'autorité souveraine.

On le voit ensuite à Milan — envoyé par le pape encore — pour pacifier la ville en révolte. A son approche, la cité se vide, clercs et laïques, riches et pauvres, nobles et plébéiens, cavaliers et piétons se précipitent à sa rencontre jusqu'à mi-chemin de Pavie. L'enthousiasme déborde; on veut le voir, entendre le son de sa voix, toucher ses vêtements. On l'entoure, on l'écrase, on se dispute l'honneur de baiser ses pieds, on arrache les lambeaux de sa robe pour s'en servir comme de remèdes, on les vénère comme des reliques. Aussi les miracles éclatent : paralysies, maladies nerveuses, possessions, rien ne résiste à sa vertu surnaturelle. Le peuple est gagné, la rébellion a cessé, la soumission à l'empereur et au pape, est complète.

Pour la sceller divinement, Bernard convoque tout le monde à une messe qu'il célèbre à Saint-Ambroise. Devant l'autel, les plus illustres représentants de la cité renouvellent, au nom de tous, le serment de fidélité sur l'Evangile, et une communion générale appose comme sceau et garant le Sang du Sauveur.

Mais il fallait un archevêque à la place de celui que le pape avait déposé :

« Bernard, Bernard, archevêque! » s'écrie le peuple.

Et la foule de se transporter sous la fenêtre du pauvre presbytère où il est logé.

Hélas! dit son biographe, pas plus que Châlons, Pise ou Gênes, Milan ne devait voir son vœu réalisé :

« L'anneau et la mitre n'avaient pas plus d'attrait pour lui, que la bêche et le râteau de son monastère ». Pour ne pas mécon-

tenter la foule par un refus net : « Demain, dit le Saint, je monterai mon palefroi et s'il reste, je reste! »

Le lendemain il enfourche sa mule et, comme si elle eût compris le dessein de son maître, elle prend le galop hors la ville sur la route de Pavie.

Bernard avait mérité une fois de plus de la papauté. Il croyait se reposer, mais il n'en eut pas le loisir. Une troisième fois il doit franchir les Alpes. Lothaire est dans la péninsule qu'il soumet quoique péniblement. L'abbé de Clairvaux parachève l'œuvre, convaincu d'erreur les tenants d'Anaclet, entre autres le célèbre canoniste, Pierre de Pise, et la plupart se détachent l'un après l'autre du schismatique rebelle quand la mort le frappe (25 janvier 1138) dans l'impénitence finale. « Grâce à Dieu, se serait alors écrié l'abbé de Clairvaux, le misérable qui a induit Israël dans le péché à été englouti par la mort et jeté dans les entrailles de la terre, *in ventrem inferi!* Puisse tous ceux qui lui ressemblent subir le même châtement! »

On a reproché à Bernard cette dure oraison funèbre. Quoi qu'il en soit de la vérité du fait, n'oublions pas qu'il est *jacula ardens!* Les saints ont de ces licences! C'était d'ailleurs la paix, le triomphe de Dieu et de l'Eglise, la fin d'une calamité!

En effet, elle ne devait plus durer que quelques mois. Roger de Sicile était réduit à l'impuissance. Le nouvel antipape, Victor IV, devant le ridicule de sa situation, — seul, privé de tout appui, cherchant un lieu où cacher sa honte — vint la nuit auprès de l'abbé de Clairvaux, qui lui fit quitter ses insignes, et l'amena confus et repentant aux pieds du Souverain Pontife.

Mais le scandale devait avoir une réparation plus solennelle. Le 29 mai 1138, jour de l'octave de la Pentecôte, les rebelles vinrent tous, Victor en tête, se prosterner publiquement, dans Saint-Pierre, aux pieds d'Innocent II, et lui jurer fidélité.

Cette fois, la présence de Bernard en Italie n'était plus nécessaire. C'est alors qu'il écrivit au prieur de sa chère abbaye : « Je ne vous dis plus que je vais revenir; je vous dis : je reviens! J'emporte avec moi ma récompense, la victoire du Christ et la paix de l'Eglise ».

Rome, elle, était tout à la joie de se sentir revivre. Ce n'étaient que fêtes et processions dans les églises rouvertes. Le peuple reconnaissant acclamait dans le pauvre moine, l'auteur de la paix, et l'appelait le sauveur de la patrie. Lui se dérobaît, attribuant tout à Dieu.

A son précédent retour, au passage des Alpes, colons, serfs, pasteurs, chevaliers, descendaient des montagnes, sortaient des gorges pour recevoir sa bénédiction : que se passa-t-il cette fois? L'histoire ne le dit pas. Il avait hâte de jouir des embrassements de ses frères, du repos et des délices de la solitude, si repos et jouissance pouvaient exister ici-bas pour l'infatigable champion du Christ.

PAUL MITERRE.

### Tarifs actuels pour l'étranger

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour l'Allemagne occupée (militaires en service actif)	10 belgas
II. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg	11 belgas
III. — Pour le Congo belge	12 belgas
IV. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger, Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Égypte, Mexique, Equateur	17 belgas
V. — Pour tous les autres pays	20 belgas

## Le mouvement ouvrier aux Etats-Unis

L'indifférence de l'ouvrier américain à l'égard des théories marxistes, et son indépendance vis-à-vis du socialisme, sont des phénomènes qui frappent le sociologue européen, habitué à voir le mouvement ouvrier de nos pays généralement accroché au char du syndicalisme rouge. Un trait suggestif à cet égard : en 1920, la Fédération américaine du travail seule groupait plus de quatre millions de travailleurs, et la même année les socialistes n'obtenaient pas un million de voix aux élections présidentielles.

Ce phénomène apparaît comme un triomphe du réalisme sur l'idéologie, aux regards de M. John Spargo, une des autorités américaines sur les questions ouvrières et l'un des collaborateurs les plus éminents de feu Samuel Gompers. M. Spargo publie, sur le mouvement ouvrier américain un article éminemment intéressant dans la *Yale Review*, où nous empruntons les renseignements et les idées qui suivent.

\*\*\*

Aux Etats-Unis, il y a très peu de socialistes parmi les chefs reconnus du mouvement ouvrier. La grande majorité d'entre ces derniers sont adversaires du socialisme sous toutes ses formes ; et, en général, sauf quelques exceptions rares et insignifiantes au point d'être négligeables, les associations ouvrières lui sont également hostiles.

Du vivant de Samuel Gompers, les publicistes socialistes se plaisaient à attribuer à l'influence personnelle de ce leader l'échec de la propagande rouge au sein des masses ouvrières américaines. Ils prophétisaient à l'envi que sa disparition marquerait l'aurore d'une ère nouvelle, et placerait le monde ouvrier américain aux avant-gardes du socialisme. En fait, l'évolution de la Fédération américaine du travail, comme de tout le mouvement ouvrier d'outre-Atlantique, constitue le plus éclatant camouflet aux prédictions socialistes. Et sous l'actuelle direction de M. Green, la Fédération américaine du travail tourne le dos au socialisme avec plus de désinvolture que jamais. Elle constitue, contre lui, un des plus solides remparts du pays, en même temps qu'un des plus importants facteurs de bien-être général.

L'objectif fondamental du mouvement ouvrier aux Etats-Unis est l'amélioration du sort des salariés, par voie d'une sage action collective. Le mouvement ouvrier américain n'adopte aucune philosophie propre ; il n'est l'esclave d'aucune théorie sociale ou économique particulière. En un mot, il ne se cristallise pas dans une formule ; de caractère pratique plus que dogmatique, il ne rêve pas une réorganisation, ni encore moins un bouleversement de l'état social actuel pour arriver à la réalisation de ses buts ; son action plus restreinte, plus spécifique, moins ambitieuse, tend plus directement aux fins particulières qu'il poursuit.

Le mouvement ouvrier américain a connu et connaît des succès au moins comparables à ceux que des mouvements parallèles ont pu enregistrer dans n'importe quel pays du monde, alors même que souvent il se heurta à des difficultés plus grandes qu'ailleurs.

C'est dans la pleine conscience de sa réussite, et en suivant la ligne de sa politique traditionnelle, que la Fédération américaine du travail entend maintenant atteindre son objectif par de plus intimes et plus fécondes relations avec les dirigeants de l'industrie, — en d'autres termes avec le patronat.

\*\*\*

Intéressante formule, à coup sûr.

Nulle part peut-être les conflits entre le capital et le travail n'ont, à certains moments, revêtu des allures plus critiques qu'aux Etats-Unis, — et pourtant la doctrine marxiste de la lutte des classes n'a jamais été admise par le prolétariat américain. Seuls des extrémistes minoritaires, comme les *Industrial Workers of the World*, peuvent se complaire à répéter que patrons et ouvriers n'ont rien de commun ; que les intérêts du capital et ceux du travail sont opposés, et que par conséquent tout ce que l'ouvrier réalise, contre le patronat est une victoire pour le salariat.

Le prolétariat américain a délibérément rejeté cette conception ; et ce n'est pas par accident ou sous l'impulsion de quelque leader influent. La raison de cette attitude est ailleurs, dans un quelque chose de la vie américaine qui empêche l'adhésion à cette doctrine de lutte et de haine.

Evidemment, l'ouvrier américain ne nie pas le fait du conflit industriel. Mais ce qu'il nie, et avec véhémence, c'est que ce conflit doive être considéré comme l'état normal et nécessaire des relations entre patrons et ouvriers, et que par voie de conséquence, une collaboration loyale avec le patronat doive être considérée comme une trahison envers le salariat. L'ouvrier américain proteste contre la prétendue inconciliable des intérêts des deux classes, et contre une opposition systématique aux initiatives ou aux suggestions patronales.

Les leaders du mouvement ouvrier américain ont reconnu qu'en dehors de certains intérêts qui peuvent être divergents, il existe un vaste domaine où peut et doit se réaliser la collaboration et l'union. C'est le domaine extrêmement étendu de tous les problèmes d'ordre général qui se posent en dehors des relations économiques spéciales qui régissent le capital et le travail. Les ouvriers américains ne conçoivent pas que par un à prioriisme étroit on envisage, en toutes choses, une hostilité nécessaire entre les points de vue de l'employeur et de l'employé.

Même dans le cadre des relations spéciales qui régissent le monde du capital et celui du travail, les intérêts communs sont plus nombreux et plus importants, en fin de compte, que les intérêts contraires : qu'une mesure légale quelconque menace une industrie, patrons et ouvriers ont un identique intérêt à défendre leur patrimoine menacé. Cette communion d'intérêts se manifeste d'ailleurs en dehors des rares et accidentelles heures de crise ; elle se révèle à tout instant dans l'industrie, en dépit des suspicions, des passions et de l'hostilité que peuvent entraîner quelques conflits particuliers. Il est d'importance vitale, pour le chef d'industrie comme pour l'ouvrier, que de toute manière et pour l'un comme pour l'autre, l'usine que le premier dirige et où l'autre travaille, prospère. Ce souci est tellement évident que de plus en plus l'ouvrier demande, et le patron accorde une part de collaboration dans l'administration de l'entreprise.

\*\*\*

Pourquoi, en ces différents points, la politique ouvrière américaine se sépare-t-elle si nettement de la politique de beaucoup d'organisations ouvrières européennes ? Comment se fait-il que cette conception américaine puisse se baser sur la similitude des intérêts du capital et du travail, alors qu'ailleurs cette similitude est formellement déniée, et l'idée même en est âprement combattue ?

La réponse à cette question, c'est le caractère spécial du monde industriel américain qui la fournit. Organisation sociale large et élastique, hardiesse des entreprises, vaste et rajeunissant courant d'immigration, sont autant de facteurs contribuant à répudier un marxisme doctrinal et engoncé, rigide et fataliste, conçu pour un cadre étiqué et immuable, mais qui ne peut vivre dans l'air, trop jeune et trop fort pour lui, de l'industrialisme du nouveau monde.

Les Etats-Unis n'en sont plus au vieil axiome : salaires élevés = maigres bénéfices. L'effort de l'industrie américaine contemporaine tend à obtenir une production plus économique par l'augmentation des forces mécaniques, l'élimination du gaspillage, le perfectionnement des procédés techniques et l'accroissement du volume de la production. Ce système de production en masse a bouleversé les anciennes méthodes industrielles, mais tout autant les vieilles théories économiques. Le problème ouvrier en a pris une forme nouvelle.

Les chefs d'industrie ne furent pas les derniers à reconnaître la coexistence possible de hauts salaires et de substantiels bénéfices, — et la nécessité d'élargir le champ et la vie du travailleur manuel.

L'ouvrier, de son côté, par l'organe du président de la Fédération américaine du travail, a reconnu la nécessité d'une entente entre les classes, dans l'intérêt même d'une production accrue, source de mieux-être.

C'est la convention ouvrière d'Atlantic City qui, en 1925, formula une nouvelle théorie des salaires basée, non plus sur des principes économiques abstraits, mais sur les données concrètes, de la vie industrielle américaine. La nouvelle théorie ne tient pas compte d'anciennes formules qui connurent la vogue jadis : « le

travail seul crée la richesse, et a droit à la valeur intégrale du produit : — « l'ouvrier a droit à un salaire vital ». La nouvelle théorie reconnaît, d'une part, au capital et à la direction sa part dans la valeur du produit fabriqué, — et d'autre part dépasse la notion du salaire vital que personne n'a jamais défini de manière à la fois assez large pour satisfaire tout le monde, et assez concrète pour pouvoir servir d'étalon.

Il faut donc autre chose, et qui tienne compte de ce fait récent et primordial : l'énorme augmentation de production par tête de travailleur.

Cela étant, aucune théorie du salaire ne donnera satisfaction au travailleur si elle n'admet et ne prévoit leur participation dans les bénéfices accrus résultant d'un nouveau développement de la production. La théorie du salaire vital doit donc être supplantée par une formule plus souple et plus complète : « Coopération, mais participation dans les profits dérivant d'accroissements successifs dans le taux de production. »

Le mouvement ouvrier américain ne se pose pas en adversaire du machinisme; il l'admet et le souhaite, au contraire, dans la mesure où il peut contribuer à une économique augmentation de production, dont le salariat doit retirer les profits en même temps que le patronat.

Il y a donc, comme on le voit, un incontestable terrain d'entente où patrons et ouvriers se rencontrent pour constater, en dernière analyse, leur intérêt commun à adopter une politique de collaboration sincère.

Dans certaines des industries américaines les plus importantes, et, notamment, dans l'industrie électrique, d'intéressantes réalisations ont déjà été enregistrées dans ce sens. Si cette coopération salutaire est loin d'être encore un fait partout, elle peut faire l'objet de sérieux espoirs pour un avenir prochain. Le salariat américain est prêt à une entente, et la souhaite. A l'unanimité, le conseil exécutif de la Fédération américaine du travail vient de décider de ne point accorder son appui à un tiers parti, comme il le fit, en faveur du parti radical, il y a quatre ans. Moins que jamais, l'idée d'un parti ouvrier est populaire.

Et tout cela concorde pour permettre d'entrevoir une ère de bonne entente dont profiterait l'industrie tout entière, patrons comme ouvriers.

Il m'a paru intéressant de relater sur cette importante question l'avis autorisé et instructif d'une personnalité américaine intimement rattachée au mouvement social d'outre-Atlantique.

L'expérience américaine se poursuit évidemment sur un plan et dans des conditions très différents de ceux que nous connaissons dans nos vieux pays. Il n'empêche que le sage réalisme révélé par M. Spargo et pratiqué par des hommes qui, autant que les ouvriers de chez nous, ont le légitime souci de leur bien-être, devrait ouvrir les yeux à pas mal d'idéologues, — réformistes ou non, — de chez nous.

VICOMTE CH. DE BUS DE WARNAFFE.

## La vie harmonieuse de Mistral

Oui, elle fut harmonieuse, la vie de Mistral! Du soleil, de la chaleur, la pleine nature, la joie de vivre, de l'idéal, du génie, de la gloire, le tout harmonisé par un goût classique très sûr, qui — grand mérite pour un Méridional — le prémunit contre l'hyperbole et l'emphase. Il semble bien qu'autour de son modeste berceau, toutes les bonnes fées de Provence se soient donné rendez-vous le 8 septembre 1830, jour de la fête de Notre Dame, ce qui faillit lui valoir le prénom de Nostradamus, « qu'il aurait été fort capable de porter sans ridicule ».

Nous connaissons sa biographie jusqu'à l'âge de trente ans. Lui-même nous l'a racontée dans ces charmants *Mémoires et récits*, où le félibre, auréolé de la gloire encore récente de *Mireille*, raconte l'enchantement de sa jeunesse et la fête perpétuelle de la beauté répandue sur toutes choses; il en jouissait ardemment, sans débauche ni grossièreté, mais avec une indulgence excessive pour la poésie des ripailles, des amours de rencontre et des superstitions.

C'est la vie tout entière du patriarche de Maillane que Marius André a écrite (1) : la mort ne lui a pas permis d'en achever la publication, et un autre provençalisant, M. Joseph Camp, s'est chargé du soin pieux de mettre au point le manuscrit. Dans la même collection du *Roman des grandes existences*, Marius André avait donné déjà un *Christophe Colomb*, qui a beaucoup fait parler de lui, parce que, avec une insistance peut-être exagérée, il s'est appliqué à rabaisser le caractère et la valeur de l'illustre inventeur de l'Amérique. Vu le titre de la collection, on pouvait se demander jusqu'à quel point le portrait était conforme à l'histoire.

Pour Mistral, il n'y a pas de doute. L'histoire a été suivie de fort près; l'auteur s'est soigneusement documenté; il cite ses sources et y ajoute ses souvenirs personnels, car il a connu intimement le maître du félibrige, dont lui-même faisait partie.

D'ailleurs, Marius André se moque agréablement de Lamartine, qui « arrangea » la biographie de Mistral pour l'accorder avec ses propres conceptions romantiques. Il n'aura pas, après cela, donné dans un travers semblable. Mais n'est-ce pas déjà trop qu'il faille, à chaque volume de la collection, se demander : « Est-ce de l'histoire? Est-ce du roman? »

Cet épisode du *Quarantième Entretien* de Lamartine occupe une grande place dans ce livre, et nous ne nous plaindrons pas d'apprendre les savoureux détails des entrevues de Mistral avec Lamartine et avec Barbey d'Aureville. Avec une magnifique générosité, l'illustre poète romantique salua la naissance de *Mireille*, et il fit rejaillir sur son heureux père quelques rayons de la gloire qui l'illuminait. Mistral lui en garda toute sa vie la plus profonde reconnaissance. Lamartine lui avait ouvert toutes larges les portes de la célébrité, et l'heureux Mistral lui écrit :

« Vous avez détaché de vos épaules le manteau radioux de l'immortalité et vous m'en avez couvert... Votre parole magnifique vient de créer ma gloire et peut-être mon génie. L'une et l'autre font déjà partie de la trainée de lumière que vous laissez derrière vous. Que ne puis-je aussi faire remonter à sa source la moitié du bonheur que vous me donnez! »

L'enthousiasme du *Quarantième Entretien* était bien sincère, mais Lamartine se trompait d'assez piquante façon, quand il croyait trouver dans *Mireille* une confirmation de ses théories romantiques sur les sources de la poésie. M. André montre bien que l'œuvre de Mistral n'est pas un composé de « pages incultes » qui auraient « jailli » d'un esprit inconscient. Rien de plus artistique ni de plus médité que *Mireille*, qui a demandé plus de sept ans de travail à son auteur.

Mais voilà. Lamartine — et Barbey d'Aureville était en cela d'accord avec lui — ne concevait la poésie que comme une explosion spontanée du terroir populaire ou comme une improvisation inspirée d'En-Haut. Mistral devait être un paysan sans culture, un homme de la nature et, si Lamartine ne peut pas supprimer de sa vie les études de droit, il fait mourir « avant l'âge » le père du jeune homme (mort en fait à quatre-vingt-trois ans) pour libérer le fils de la contrainte universitaire. Or, Mistral continua toute sa vie à se perfectionner dans la connaissance du grec, du latin et des langues dérivées du latin. Il a d'ailleurs publié un dic-

(1) Paris, Plon, Coll. du Roman des grandes existences.



tionnaire provençal-français, qui, dit M. André, « s'il n'avait pas écrit une seule page de poésie, suffirait à assurer l'immortalité à son nom ».

Je voudrais pouvoir citer ici les excellentes pages de critique littéraire où M. André relève les méprises flagrantes de ce *Quarantième Entretien*, qui contient d'ailleurs de si grandes beautés. Il en ressort que, si Lamartine avait raison de rapprocher Mistral d'Homère, il s'imaginait à tort ces deux poètes comme des isolés, que la grâce divine aurait touchés, comme des oasis dans le désert d'un peuple jusqu'alors sans art ni chansons.

Non, Mistral est, comme tous les génies, « la fleur suprême d'une race, d'une civilisation ». Son œuvre, toute naturelle et personnelle qu'elle soit, a été préparée et soutenue par le travail et par l'enthousiasme de toute la Provence et, si sa chanson est la plus belle de toutes, elle est loin d'être la seule. Nombreux furent les félibres, et quelques-uns d'entre eux, comme Aubanel et Roumanille, parvinrent à la grande célébrité.

\* \* \*

Les vicissitudes de ce mouvement littéraire, ses rapports inévitables avec la politique présentent un intérêt spécial pour nous, Belges, à cause de l'analogie avec notre mouvement flamand.

Mistral avait la conception très juste de la place qu'occupait sa Provence dans la grande patrie. Il n'a pas voulu suivre les têtes chaudes qui revendiquaient l'autonomie politique ou le séparatisme pour leur province. S'il luttait pour la renaissance littéraire de la Provence, s'il s'indignait de voir proscrire des écoles sa langue maternelle, sous prétexte que tous les petits Français devaient être élevés dans la même langue, il ne prétendait pas faire de ce provincialisme une arme contre l'unité de la France, et il s'estimait d'autant meilleur Français qu'il serait meilleur Provençal. Il disait dans son beau discours de 1875, aux Jeux floraux de Montpellier :

« Si nous voulons relever notre pauvre patrie, relevons ce qui fait germer les patriotes : la religion, les traditions, les souvenirs nationaux, la vieille langue du pays; et, cité par cité, province par province, rivalisons d'étude, de travail et d'honneur, pour exalter diversement le nom de France... »

Langage qu'il serait bien opportun de répéter, aujourd'hui, en France, où le rouleau compresseur de l'uniformité administrative écrase partout, en Provence, en Bretagne, en Alsace, les diversités du régionalisme en vertu de la tendance, naturelle à tout pouvoir, de centraliser toujours davantage.

Dans sa campagne félibréenne, Mistral connut des moments de doute et d'angoisse. Il fut aussi en butte aux critiques et aux calomnies de ceux qui estimaient que provençal signifiait anti-français. Mais ces crises passagères troublèrent à peine la belle harmonie de sa vie, et elles servirent à rectifier l'allure de son chant poétique, qu'il dégagait des compromissions politiques trop avancées.

Marius André raconte toutes ces péripéties du Félibrige, et son livre se termine sur la vision sereine du travail purement littéraire de Mistral et sur les dernières années, d'une gloire si pure et si paisible, du patriarche de Maillane. S'il faut en croire le biographe, sa mort fut calme et aussi belle que la mort de Mireille : « Mistral eut un léger sursaut. Un reflet passa, comme un sourire et un espoir, sur son visage calme. Tourné vers l'Éternité, et les yeux grands ouverts sur le Paradis, regardant loin, vers l'au-delà, — comme *Mirèio* au faite de l'église des Saintes, — il dit : « Les Saintes ! les Saintes ! » et, ayant soupiré trois fois, il mourut. »

PAUL HALFLANTS.

## Franz Schubert

### A l'occasion des fêtes de Vienne

La célébration de Schubert comme l'un des plus géniaux artistes a puissamment augmenté depuis le centenaire de sa naissance, commémoré en 1897. Le fait que le centenaire de sa mort se fête immédiatement après celui du grand Beethoven n'a pas été la moindre cause de cet accroissement. Ce rapprochement n'a pas diminué le jeune maître viennois (mort, hélas ! bien trop jeune) ; mais l'a exalté. Le maître immortel de la *Neuvième symphonie* tendit la main comme à un Titan d'égale naissance au maître non moins grand de la *Symphonie en do majeur* : « Lui aussi a l'éternelle divine », avait dit, de Schubert, Beethoven mourant. L'historien devra s'habituer de plus en plus à ne pas classer les grands génies de la culture en maître d'école, d'après une échelle pédantesque, mais à les honorer chacun selon son incomparable importance.

Ainsi, chacun des cinq grands classiques autrichiens de la musique eut sa mission, son importance, sa signification. Comme Lessing réformant le drame, Gluck s'appliqua, de Vienne, à la réforme de l'opéra, mais avec des résultats mondiaux bien plus importants encore, car la musique autrichienne devint la langue internationale de tous les peuples. Joseph Haydn peut être comparé à Wieland pour son sentiment sympathique de l'humour et de l'idylle ; mais ici encore, il faut remarquer que l'influence de la musique haydnienne (surtout de ses oratorios et de ses symphonies) fut bien plus étendue et plus profonde que celle de l'œuvre de Wieland, ou de Herder ou de Klopstock. Dans son classicisme olympique, Mozart est l'égal de Goethe l'olympien, et dans le drame titanique, Beethoven dépasse certainement Schiller, auquel il est fraternellement uni dans l'hymne à la joie. Enfin, Schubert, le cinquième classique, surpasse dans l'expression de son romantisme le chœur entier des poètes romantiques, depuis les deux Schlegel, Novalis, Brentano et Arnim, jusqu'à Eichendorff. Et l'on peut dire aussi de Schubert qu'il a porté l'art classico-romantique, dans son domaine, à un plus haut point de perfection qu'aucun des poètes dramatiques allemands. M<sup>me</sup> de Staël, pendant son séjour à Vienne, éprise de la musique autrichienne, prophétisa (dans son livre *De l'Allemagne*) pour ce pays et pour cette race musicale, le plus haut degré de développement dans le domaine de la culture.

On pourrait établir de même un parallèle entre ces cinq grands musiciens et les cinq grands philosophes allemands : Kant, Fichte, Schelling, Hegel et Schopenhauer, partant de l'aveu de ce dernier, que la musique peut pénétrer bien plus profondément dans les profondeurs des êtres de ce monde que la recherche philosophique liée à la parole. Il est merveilleux de constater, par exemple, à quel point la musique de Mozart est parvenue à approfondir la frivolité mondaine figée dans le texte des *Noces de Figaro* et de *Don Juan* ; ou jusqu'à quel point Beethoven a surélevé la pensée de Schiller sur la joie terrestre. Schubert, à son tour, me semble avoir traduit le caractère transcendantal de la musique d'une façon plus radicale qu'aucun de ses prédécesseurs ; et en cela, il n'a eu comme rival, dans une certaine mesure, que son successeur, Anton Bruckner.

\* \* \*

Il ne faut pas se représenter Schubert (comme le font volontiers maintes opérettes contemporaines) comme un viveur, joyeux et léger, voltigeant, avec des compagnons d'ivresse, de taverne en taverne, et d'un amour à l'autre. Schubert, ainsi que l'attestent son journal et telles de ses paroles qui sont parvenues jusqu'à nous, fut un des prêtres les plus sérieux de son art. A ceux qui ne

trouvaient pas sa musique (surtout sa musique de danse) assez gaie : « Gaie ? Je ne connais pas de musique gaie ! » répondait-il. Sa musique lui paraissait aussi sérieuse qu'à un philosophe la philosophie. Une note dans son journal démontre combien profondément et combien sérieusement il envisageait sa vocation, à l'encontre de l'attitude courante dans le monde de son temps : « Le monde est un jardin désert qui me répugnerait s'il ne contenait le tombeau de Dame Art, de cette Dame qui vécut, dit-on, dans le temps et de son tombeau paraissent émaner comme de légères étincelles de pensées célestes pour nous faire percevoir un parfum de la félicité éternelle concentré dans un moment. Quel serait autrement le sort d'un homme raisonnable dans ce misérable monde où le malheur est la seule autre source d'inspiration qui nous reste ? » Ce fut uniquement par son extraordinaire énergie, par ce que j'appellerai son application désespérée, qu'il parvint à s'élever au-dessus de ce « misérable monde ». Si l'on compare sa grande symphonie à celle de Beethoven, on trouve qu'il y a atteint à cette paix, à ce sentiment de la victoire, surhumains et olympiques, que Beethoven n'a pu que violemment prendre d'assaut. Même dans *L'Hymne à la Joie*, de Beethoven, le désespoir de la première phrase résonne encore après la mélancolie et le défi des deux phrases suivantes, tandis que l'appel enchanteur de la trompette chez Schubert, ouvre à l'instant la vue sur les Champs-Élysées. On se rappelle à ce propos les mots de Schiller (dans *L'Idéal et la Vie*) : « Toujours claire et limpide comme un miroir, et la vie, semblable à un zéphyr, s'épanche dans l'Olympe des Bienheureux. » Et : « Non pas arrachée péniblement de la masse, mais droite et légère, comme sortie du néant, l'image se dresse devant le regard charmé. Tout doute, toute lutte se tait dans la certitude supérieure de la victoire. Elle a repoussé toute trace de l'indigence humaine. » Ainsi, l'on pourrait appliquer tout le poème de Schiller à cette symphonie de Schubert, comme Wagner applique à une symphonie de Beethoven des paroles du *Faust*, de Goethe. La strophe suivante convient particulièrement bien à Schubert : « Mais dans les régions sereines, où demeurent les formes pures, l'orage trouble de la plainte ne gronde plus. Ici, la tristesse ne peut plus transpercer l'âme, aucune larme n'est plus versée par la douleur ; rien que la résistance courageuse de l'esprit. Charmant, comme le feu coloré de l'iris, sur la rosée odorante du nuage orageux, brille à travers le triste voile de la mélancolie, le bleu clair du repos. »

Schubert ne fréquentait pas des hommes de plaisir, mais des poètes et des artistes travaillant comme lui, les membres les plus choisis de la société cultivée de Vienne à son époque. Quand on proposait d'introduire un étranger dans son cercle, la première question qu'il posait, et de façon décisive, était : « Sait-il faire quelque chose ? » Le nouveau compagnon n'était le bienvenu que s'il « savait ». Il éloignait de lui les indifférents. De là, ses paroles : « Il me semble parfois que je n'appartiens pas à ce monde, où un arrangement bienfaisant fait que l'artiste demeure éternellement l'esclave de tout esprit étroit. » Mais il se différencie aussi, et consciemment, des simples « musiciens ». « Vous, artistes ? Vous êtes des musiciens, rien de plus. L'un mord dans l'embouchure de cuivre d'un bâton de bois ; l'autre souffle à rompre ses joues dans sa trompette d'étain. Vous appelez cela de l'art ? C'est un métier qui rapporte de l'argent, et voilà tout ! Quand on dit « Art », c'est de moi qu'il s'agit. »

Personne n'a mieux compris ce caractère spécial de Schubert que son émule le plus important, Grillparzer. A lui aussi, la manière de Schubert était plus sympathique que celle de Beethoven. Tandis que, dans un poème connu, il célèbre Beethoven plutôt comme un solitaire. « Un homme s'en va d'un pas pressé. — Seule, son ombre l'accompagne — Qui arrive vainqueur au but, mais il n'a frayé aucun chemin. », il se réjouit de tout cœur de l'art

de Franz Schubert. « Je m'appelle Schubert, je suis Schubert, et comme tel, je me donne. Ce qui a déjà été fait de mieux, je le reconnais, je l'honore, mais cela reste toujours hors de moi. Même l'Art, qui tresse des couronnes, cueille des fleurs, les choisit et les enlace. Je ne peux vous offrir que des fleurs. Voyez-les, et choisissez. Si vous me louez, cela me réjouira, si vous me blâmez, je dois le supporter. Je m'appelle Schubert, je suis Schubert. Je ne peux pas empêcher, je ne sais pas inviter. Si vous aimez à parcourir mes sentiers, allons, suivez-moi ! »

\* \* \*

Nos classiques musicaux ont presque tous débuté à l'église. Haydn fut chanteur, il vit dans la composition de Messes un devoir de reconnaissance envers Dieu, qu'il glorifia aussi dans son oratorio *La Création*. On sait qu'il disait son chapelet quand ses compositions n'avançaient pas. Son frère également doué, Michael Haydn, nous a donné, en plus de Messes et d'un magnifique *Requiem*, la messe allemande *Ci-git, devant Ta Majesté*.

Les chefs-d'œuvre de Mozart comprennent aussi son *Requiem* et sa Messe en *do mineur*. Nous savons de Beethoven qu'il considérait sa Grand-Messe comme son meilleur ouvrage ; il se fit peindre avec cette partition en main. Schubert aussi a débuté à l'église, comme chanteur, organiste, chef de maîtrise. Il a dédié à l'église plusieurs Messes qui ont à peine leur pareille pour le charme et la profondeur de l'expression. On a l'impression qu'il voulait mettre au service du divin la plus grande beauté dont il était capable ; qu'il considérait ce côté de son activité comme le plus sérieux, puisque par là il voulait satisfaire pleinement Dieu et lui-même.

Schubert a conquis sa plus grande popularité par sa Messe allemande : *Vers où me tournerai-je ?* qui marque nettement la différence d'avec la Messe de Haydn de la génération précédente, sans toutefois rompre définitivement avec cette tradition-là. Toutes deux sont restées vivantes. Il peut y avoir beaucoup à retrancher de chacune des deux messes ; en tout cas, Schubert a senti la dévotion autant que Haydn, Mozart, Beethoven. Lui aussi a dû, d'abord, certainement combattre pour ses croyances et vaincre le doute.

Ce qui distingue l'art de Schubert dans toutes ses œuvres autant vocales qu'instrumentales, dans ses chansons, ses quatuors et ses symphonies, dans les cantates et les opéras, c'est le sentiment romantique opposé au classique, l'orgie d'une expression nouvelle, inouïe auparavant, d'un flot de sentiments s'exprimant aussi bien par des harmonies neuves et audacieuses, que par des mélodies extatiques. Par là, son art touche de près au simple chant populaire, à la danse des fêtes campagnardes. C'est pour cela qu'aujourd'hui encore, Schubert tient tant au cœur du peuple autrichien : il exprime ce caractère simple du peuple que Grillparzer a si bien décrit par la bouche de son Horneck : « Voilà pourquoi l'Autrichien est joyeux et franc. Il a ses défauts, il montre ouvertement ses joies. Et ce qu'il fait, est fait de bon cœur. Ce qui est nécessaire, et ce que Dieu ordonne ; le regard clair, l'esprit ouvert et droit, là l'Autrichien dépasse tous les autres. O bon pays !... Que Dieu te garde ta jeunesse d'âme, et répare ce que d'autres ont gâté. »

Le propre de la culture autrichienne, ainsi que nous la trouvons exprimée par Grillparzer, Grillparzer, Raimund, Stifter, c'est la grâce simple et naturelle, alliée à une riche fantaisie. Pour cela, et en dépit de leur génie, l'art de Richard Wagner ou de Frédéric Hebbel ne saurait compter comme vraiment autrichien. La culture autrichienne ne doit pas s'appuyer sur d'autres races, mais perfectionner son art personnel.

La musique proprement autrichienne se continua après Schubert, par Anton Bruckner et Hugo Wolf, chez celui-là, dans la musique

religieuse, particulièrement le *Te Deum* et les messes aussi bien que dans les symphonies d'inspiration romantique; chez celui-ci, dans le développement de la chanson dramatique déclamatoire. Tous deux, néanmoins, ont subi l'influence de Richard Wagner. Cette influence se fait davantage encore sentir chez Gustav Mahler et Richard Strauss, naturalisé viennois. Il serait souhaitable qu'à l'avenir, la musique autrichienne s'orientât plutôt vers Schubert que vers des expériences hypermodernes. L'arbre de la culture autrichienne ne peut se renouveler que par les racines, la base, et non par les plus hautes branches. La loi de la juste mesure nous est donnée par le dicton populaire : « Les arbres ne poussent pas en l'air ». Ou autrement dit : tout développement organique de la culture repose sur la bonne tradition. Le vieux authentique est plus jeune que le tâtonnement sénile.

Dr RICHARD VON KRALIK.

(Traduit de l'allemand  
Copyright Schönerer Zukunfts, Vienne.)

## La formation de la jeune fille

Le mouvement féministe ou, tout simplement, la collaboration beaucoup plus intense de la femme à la vie économique, sociale et parfois même politique, a amené certains psychologues contemporains à étudier de près son âme. Et, très contents de ce qu'ils croient découvrir, ils ne remarquent pas assez que les grands directeurs d'âmes les ont devancés depuis longtemps et qu'ils n'apprendraient rien de rien à l'auteur, par exemple, de l'*Introduction à la Vie dévote*, même sur le terrain purement psychologique. C'est ce que vient de nous montrer encore Arnaud d'Agnel dans son beau livre : *Les Femmes d'après Saint François de Sales*.

Où nous voudrions entendre ces psychologues, c'est dans les applications d'une science déjà vieille aux conditions de la vie actuelle. Ils feraient œuvre vraiment utile s'ils consentaient à nous dire comment la jeune fille doit s'adapter à l'atmosphère contemporaine; ce qu'il lui convient d'en prendre et d'en laisser pour rester elle-même et donner à ses ressources humaines leur plein rendement.

Ici, qu'ils élèvent la voix, car il est curieux de constater qu'au moment même où l'on proclame le plus hautement le dogme de l'hétérogénéité des sexes, on pousse la jeune fille à une assimilation incompréhensible de sa vie à celle de l'homme.

Si être féministe consiste à reconnaître ce que la femme a de spécifique, pour l'adapter au mieux à sa mission permanente et aux nécessités d'aujourd'hui, dont nous devons tenir compte sans pour cela toujours les approuver, qui d'entre nous ne serait pas féministe? — Mais, s'il fallait, pour mériter ce titre, donner à fond dans l'assimilation dont nous parlons à l'instant et qui est, à n'en pas douter, une déviation, alors volontiers nous le repoussons.

La femme a de nombreuses richesses spirituelles que l'homme ne possède pas au même degré. Bien préparée à sa mission d'épouse, de maîtresse de foyer et de mère, première éducatrice de l'enfant elle a des ressources inépuisables de sensibilité et de dévouement, une continuité d'effort et de courage, qui en montreraient à bien des hommes.

Mais, que dire d'une jeunesse où s'émousserait cette sensibilité par certaines formes de plaisirs systématiquement opposés à ce que la femme a de plus délicat et de plus élevé, ou par le parti-pris de ne donner à cette sensibilité qu'une pâture de frivolité qui refermerait l'âme dans un égoïsme étroit?

La jeune fille, sortie de pension devient souvent et très vite la proie d'une préoccupation qui efface le reste. Il lui faut trouver le compagnon de sa vie. Et, pendant quelques années — le temps

nécessaire pour découvrir l'époux — l'âme qui s'éveille au monde se tend surtout vers cette question. C'est sa fonction sociale; fonction d'attente, de recherche et d'espérance, traversée parfois de déceptions et de drames secrets qui font beaucoup souffrir. Pour réussir, ces pensionnaires d'hier croient souvent qu'il ne suffit pas de se jeter dans le courant, mais qu'il convient de renchérir et d'être à la proue du dernier bateau. On les voit se prêter à ce qu'elles estiment des nécessités et qu'elles commencent par détester au fond d'elles-mêmes, mais, l'habitude aidant, elles s'acclimatent et, par la fissure de cette adaptation, ce qu'elles ont de meilleur en elles risque de s'évader. Elles courent le danger de devenir de petits jouets qui s'exhibent et se prodigent, animés par l'intime refrain : il me faut un époux. Et, des jeunes gens qu'elles rencontrent, ceux que nous ne leur souhaitons pas, leur font fête; les meilleurs, les plus sérieux, se contentent de les accueillir avec une bienveillance superficielle, sans rien au delà, sans cet abandon où l'âme se révèle petit à petit et avoue une attention, profonde, vite capable d'évoluer en un sentiment plus profond encore. Cette réserve, sous une camaraderie réelle ou feinte, devrait en dire long aux mères et à leurs jeunes filles. Certes, il ne faut pas être une oie blanche, mais le meilleur moyen de l'éviter n'est pas de donner sans discernement dans « les travers du temps », comme disait Alceste.

Je gage que si nos vieux moralistes d'autrefois revenaient, très peu dépayés d'ailleurs devant les nouvelles formes de la fragilité humaine et très désireux toujours de former les âmes à leur mission actuelle sans les distraire des essentiels principes, ils suggéreraient des directives tout autres.

Je crois qu'ils proposeraient, par exemple, d'accentuer la formation intellectuelle de la jeune fille, ne serait-ce déjà que comme antidote à ce vain entraînement vers les « devoirs parasites » dont parle Sully Prud'homme, où, lambeau par lambeau et jour par jour, l'âme perd le sens des réalités de la vie. C'est qu'après le mariage, il y a le foyer, il y a la maternité et, après il y a encore l'au delà, qui compte bien aussi... Tout n'est pas fait quand on a trouvé un époux, au contraire tout commence.

Oui, un surplus de formation intellectuelle. Non pas spécialisation dans les universités, qui, souhaitons-le, n'entraîneront jamais que quelques exceptions, selon certaines exigences particulières et rares; non pas davantage « intellectualisme », culte du savoir pour lui-même, laid partout et trop déplaisant chez la femme. Mais, formation générale plus poussée, qui rompe avec cette équivoque — loin d'être entièrement déracinée — que la formation est surtout pour la jeune fille une éducation morale, tandis que la culture intellectuelle peut être laissée à l'arrière-plan. La jeune fille devrait sentir elle-même qu'elle a davantage à faire. Ce n'est point du tout l'honorer que de lui offrir une maigre nourriture de savoir, que peut encore diminuer, à la fantaisie de chacune, l'exercice des arts d'agrément. Savoir tenir le pinceau ou le crayon, par exemple, c'est très gentil, mais la jeune fille devenue femme devra très vite laisser tomber des mains ce pinceau ou ce crayon pour saisir d'autres réalités beaucoup plus lourdes et qui risquent parfois de paraître trop lourdes. La formation intellectuelle au contraire, comme la formation morale, survit à tous les âges et agrémenté toutes les conditions; elle orne le foyer, elle hausse l'intimité conjugale, elle prolonge l'action maternelle.

Une des plus grandes désillusions du jeune homme est de ne trouver que le vide sous la distinction des manières. Et combien de talents qui promettaient se sont figés avec le mariage pour n'avoir pas rencontré cette fine et encourageante compréhension, dont la femme est cependant si capable si elle le veut, et qui constitue un des plus précieux soutiens au labeur intellectuel ardu et désintéressé. Henry Bordeaux s'est plu un jour à montrer en quelques pages très délicates, dans son ouvrage *Voici l'Heure des Ames*, ce que Pasteur devait à son admirable femme dans sa vie d'inventeur et de savant.

Certes, l'excès et plus encore l'ostentation du savoir serait un défaut. Mais nous sommes encore si loin du temps où les jeunes filles auront trop appris que nous pouvons beaucoup souhaiter qu'elles apprennent davantage.

LOUIS CHARLIER.

professeur à la Faculté de philosophie et lettres  
de l'Institut Saint-Louis.

# Les idées et les faits

## Chronique des Idées

### La Semaine Sociale de Paris

Parties de Lyon en 1901, après avoir fait leur tour de France, les *Semaines Sociales* ont enfin affronté pour leur vingtième session la grande publicité du Paris sonore et retentissant.

Sans doute, dans la vaste cité cosmopolite, il eût été difficile que la *Semaine* prit les proportions d'un événement sensationnel, comme dans des villes de moindre importance, d'autant plus que la grande presse parisienne ne lui a fait que médiocrement écho. Elle n'a pas manqué cependant d'être environnée de quelque éclat. Placée sous la présidence d'honneur du Cardinal Dubois, qui fut assidu à ses réunions, honorée par la présence du Nonce Apostolique et d'une dizaine d'évêques, NN. SS. de Troyes, Arras, Lausanne, Genève et Fribourg, Dijon, Meaux, Rabat, Versailles (Mgr Rolland Gosselin, coadjuteur), des Archevêques titulaires de Laodicée et d'Himéria, des Auxiliaires de Paris; reçue à l'hôtel de ville avec une solennité empreinte de haute distinction et d'exquise cordialité; siégeant un soir dans l'amphithéâtre de la Sorbonne, sous les auspices d'un personnage ministériel, M. Oberkirch; ouverte par une cérémonie grandiose à Notre-Dame et clôturée par une fête d'art à l'Institut catholique; illustrée par une couronne de maîtres renommés avec, en tête, M. Eugène Duthoit, le vénéré président; suivie, enfin, par 1,800 adhérents et adhérentes parmi lesquels la France apparaissait entourée d'une vingtaine de nations étrangères: Belgique, Allemagne, Italie, Egypte, Irlande, Angleterre, Chine, Portugal, Hollande, Tchécoslovaquie, Pologne, Luxembourg, Inde, Suisse, Canada, Etats-Unis, Japon, Yougoslavie, Espagne, Hongrie, Uruguay; la *Semaine Sociale* de Paris a fait grande figure dans le monde catholique, voire dans le monde officiel.

Je n'ai pas à rappeler ici qu'à la fois religieuse et scientifique, doctrinale et pratique, elle fait alterner dans son programme extrêmement varié la célébration de la messe, la veillée pieuse, les prédications avec les leçons et les « exposés documentaires »; sans qu'il ait été possible cette fois d'y introduire l'élément d'intérêt des visites aux établissements ou œuvres techniques.

Il n'a pu échapper à aucun semainier étranger que le Paris catholique, ne pouvant se suffire à lui-même, est tributaire du Paris profane et même très profane, du Parc des Expositions commerciales, situé à la Porte de Versailles, où la *Semaine* voisinait avec une Exposition de juments, et de la salle Wagram, qui est une salle de danse située parmi les music-halls.

Quel était le sujet autour duquel allaient, pendant une semaine, graviter les enseignements théoriques et les illustrations pratiques, qui allait absorber toutes les attentions et décider, pour beaucoup, de l'orientation définitive de leurs idées et de leurs œuvres?

Il n'en est pas, peut être, pour la réforme de la société, de plus important: la *Charité* envisagée comme principe de vie sociale.

Il avait été confié à une pléiade de maîtres qui sont pour la plupart les professeurs ordinaires des *Semaines*, les uns se recrutent dans le monde universitaire: MM. Duthoit (Lille), Cuche (Grenoble), Jean Brunhes, Robert Garic, Jean Guittou, agrégés; Blondel (Aix), Bodin (Rennes); d'autres sont demandés aux religieux dominicains ou jésuites enseignants, tels les RR. PP. Noble, Gillet, Delos (Lille), O. P. Dauset (Action populaire), Valensin (Lyon), Charles (Louvain) et joignons-y le R. P. Rutten. Des évêques y apportaient l'autorité de leur science: Mgr Julien d'Arras, Mgr Besson, de Lausanne, Fribourg et Genève, Petit de Julleville, de Dijon, l'orateur de Notre-Dame. La Sociologie avait fourni quelques noms distingués par le savoir ou l'expérience des œuvres: MM. Zamanski, président de la Confédération des Professions libérales, industrielles et commerciales, Adéodal Boissard, Flory, Zinheld, président de la C. F. T. C., Mgr Beaupin et Lucien Romier. L'Académie était représentée dans ce corps professoral d'élite par M. Georges

Goyau dont on connaît l'universelle compétence. A ces maîtres portant la toge, la robe religieuse, la soutane violette, il est juste d'adjoindre quelques-unes au moins des compétences qui animent les Exposés documentaires de l'après-midi: Louis Fliche, président du Conseil central des Conférences de Saint-Vincent de Paul, l'abbé Cardyn de Bruxelles, Pierre Trémintin, député du Finistère, la baronne de Montenach, Jérôme Poindron, l'abbé Violet, le R. P. Dassonville, M<sup>lle</sup> Raymond Gain, Philippe de Las Cases. Ce fut, comme d'ordinaire, l'éloquent abbé Thellier de Poncheville qui prêcha la Veillée ou Heure Sainte. Sans allonger cette liste par l'énumération des orateurs dont la faconde conviviale saupoudra d'esprit l'exécrable menu des déjeuners en commun, j'en ai dit assez pour donner une idée des torrents d'éloquence qui inondèrent, sans la rafraîchir toujours ni l'enflammer, l'assemblée de stoïque endurance qui se pressait dans des salles bétonnées, comme écrasée sous une chape de plomb par une atmosphère de chaleur asphyxiante.

Le magistral discours prononcé à l'ouverture de la *Semaine* par M. Eugène Duthoit fut comme la synthèse de ses travaux, le phare, si j'ose dire, qui en éclairait les avenues et les prolongements. Ne pas dessiner au moins les grandes lignes de cette importante leçon, ou se reflète la Lettre dont S. E. le Cardinal Gasparri a honoré la *Semaine*, au nom du Saint-Père, laisserait ignorer le principal à nos lecteurs.

Partant de la définition théologique de la *Charité*, il a d'abord dissipé les ombres qui tendent à en obscurcir et défigurer la vraie physiognomie. La réduire à l'aumône, à la bienfaisance; en méconnaître le caractère obligatoire, en faire un succédané moins coûteux de la justice, la sous-évaluer en deça même de la notion des Anciens qui formulèrent cette maxime célèbre: « Nemo liberalis nisi liberatus ». Nul n'est libéral, s'il n'est d'abord libéré, c'est-à-dire s'il n'a d'abord acquitté ses dettes; en venir à voir en elle le contre-pied et l'ennemie de la justice, alors que ses requêtes vont au-delà des exigences de la justice et sont sanctionnées par les récompenses et les châtements éternels: autant de méprises dont M. Duthoit fait bonne et prompt justice.

D'autres, hélas, ne se bornent pas à amenuiser la loi de *Charité* et prétendent qu'elle a fait son temps, qu'elle est périmée, évincée par l'organisation rationnelle, scientifique et humaine de la solidarité sociale. Ils lui signifient son congé. Lamentable paralogisme!

Certes, le chrétien envisage tout le présent sous l'angle et en fonction de l'éternité, mais il ne gagne le Ciel que par l'accomplissement de tous ses devoirs. Soucieux de soulager la misère, il ne s'arrête pas qu'il n'en ait tari la source, en s'appliquant à corriger la mauvaise organisation sociale, en travaillant à la réforme de la Cité terrestre. Dénoncer une incompatibilité entre ce qu'on a dédaigneusement appelé le « théologisme », et le perfectionnement de la société est au fond une sottise injure, une pure ineptie. La résignation chrétienne aux maux inévitables n'a jamais arrêté les élans de la *Charité* qui extirpe les souffrances tant qu'elle le peut, qui stimule tous les progrès, qui a enfanté tous les affranchissements.

La *Charité* rencontre même l'hostilité flagrante de ceux qui veulent bâtir la cité sans amour. Louise Ackermans l'a blasphémée; Machiavel l'a condamnée; Nietsche a dit qu'il n'y eut jamais plus horrible vieillesse; Charles Maurras dans le « *Chemin de Paradis* » a écrit: la pitié a dégradé l'homme.

M. Duthoit l'a noblement vengée en établissant la transcendance de la *Charité* comme loi de la vie sociale. Précepte premier, unique précepte, sa portée est universelle, nul domaine d'activité n'échappe à sa souveraineté, nul membre de l'humanité à l'universalité du bien qu'elle constitue.

Elle est le lien social par excellence. Supprimez-la par la pensée, par quoi la remplacerez-vous? La force est brutale, la science

est orgueilleuse, la solidarité froide, la justice imparfaite, l'amour intéressé. Seule, la Charité unit les hommes sans contrainte et dans la joie. Loin d'exclure ses compétiteurs que nous venons d'énumérer, elle les soutient, les aide, tout en ramenant chacun à sa mesure.

Principe d'ordre, elle fortifie l'autorité, elle met en équilibre les tendances, les passions, les amours qui, livrées à leur propre élan, troubleraient la paix.

Affamée de progrès, ne se proclamant jamais satisfaite, elle pousse à toutes les améliorations, sans tomber dans les excès, pourvu que l'homme ne se trompe pas sur l'objet de son amour.

Elle entend prévenir la misère par les institutions appropriées, frayant la voie à la justice sociale et collaborant avec elle. Dix-neuvième siècle, triomphe de l'action charitable. Vingtième siècle, triomphe de l'action institutionnelle.

La pensée centrale de la Semaine, brillamment exposée par M. Duthoit, n'a pas manqué d'être reprise avec des développements nouveaux par Mgr Besson, le R. P. Noble, le R. P. Gillet. Ce dernier s'est appliqué à confronter Justice et Charité, à marquer leur distinction, à montrer leur accord.

Justice et Charité, en effet, tout l'ordre social est là, comme l'écrivait, il y a plus de cinquante ans, Charles Périn, dans son beau livre, *Les lois de la Société chrétienne*, hautement loué par Pie IX, sottement méconnu par les catholiques libéraux du temps. « Le monde a besoin de la charité autant que de la justice. La justice contient l'homme, la charité lui communique l'ardeur et la fécondité de la vie. C'est grâce à l'élan que la charité inspire aux sociétés que la vie humaine se transforme et qu'elle répond mieux à l'idéal de justice dont la loi divine est la suprême expression ».

Et, dans les lignes qui suivent, l'illustre écrivain formule avec un rare bonheur d'expression la vérité précise sur les rapports des deux grandes forces sociales : « C'est l'œuvre de la charité que le droit consacre. Le droit intervient pour garantir ce que les mœurs ont introduit ; il fixe et consolide par ses prescriptions les conquêtes de la charité. A cela se borne le rôle du droit. En effet, il ne peut avoir de force que lorsqu'il repose sur les mœurs et il n'est efficace qu'à la condition que les mœurs aient ce que son action tout extérieure a nécessairement d'incomplet et d'imparfait. Or, les mœurs, qui ne sont que la révélation des dispositions intimes des âmes, n'obéissent qu'à la force qui a puissance sur les âmes, à la charité. L'humanité marche, inspirée et soutenue par la charité, guidée et contenue par la justice. »

Plusieurs maîtres de la Semaine ont touché à cette question délicate des rapports de la justice et de la charité ; M. Garric, en montrant les initiatives de St. Vincent de Paul évoluant en institutions légales ; M. Cuhe en observant la transformation de la profession en fonction de nombreux devoirs d'assistance en obligations juridiques, sanctionnées par la contrainte sociale ; le R. P. Delos, en faisant espérer que les interventions de pure assistance de la Société des Nations, dans son état rudimentaire, feraient place, un jour, lorsqu'elle aurait atteint son développement normal, à des actes de justice internationale.

Il reste entendu que la justice ici envisagée est la justice légale ou sociale, non pas stricte ou commutative, la justice qui s'exerce dans la sphère du bien commun.

Le rôle de la charité à l'égard de la justice dans l'histoire de la civilisation chrétienne, disait en substance le R. P. Gillet, c'est un rôle immense dont il faut s'inspirer, pour rendre à la charité d'aujourd'hui l'efficacité qu'elle a perdue du fait de l'abaissement de la foi et des mœurs, et de la complexité des problèmes sociaux.

Ne confondons pas justice et charité, surtout la justice sociale qui a le bien commun pour objet. La charité n'a pas pour objet le bien d'autrui, mais la personne d'autrui, envisagée individuellement ou socialement. Ce qui est vrai, c'est que pour être charitable, chrétiennement, il faut au moins être juste : rendre à autrui ce qui lui est dû avant de lui rendre ce qui ne lui est pas dû. L'amour des autres comme moi-même pour Dieu doit donc être le moteur de la justice sous toutes ses formes, commutative, distributive et sociale. Puisqu'il faut dépasser la justice en ce sens que la charité doit promouvoir la justice et en étendre le domaine plutôt que d'en assurer simplement l'exécution, l'idéal serait que la justice d'aujourd'hui représentât la charité d'hier, et que la charité d'aujourd'hui devint la justice de demain. La charité est la vertu qui fait éclore des droits nouveaux.

Il faut évidemment faire sa part au tour paradoxal du docte

dominicain pour ne pas voir dans cette dernière pensée une regrettable confusion entre justice et charité, entre ce que théologiens et juristes de l'ancienne école ont toujours soigneusement distingué en *devoirs parfaits* et *devoirs imparfaits*. On trouvera là-dessus dans le *Patron* de Charles Périn, une note du R. P. Fristot, ancien professeur à Lille, judicieusement commentée. Devoirs imparfaits répondant aux actes de bienveillance et de charité, qui sont abandonnés à la libre volonté des hommes. Devoirs parfaits, dans l'ordre de la justice proprement dite, ont pour corrélatifs des droits autorisant celui qui les possède à exiger même par la force, ce qui lui est dû.

La question capitale qui s'est élevée entre socialistes chrétiens et économistes catholiques tout court, c'est de savoir ce qu'il fallait mettre dans l'ordre des devoirs parfaits et dans celui des devoirs imparfaits. Le docteur Suarez abandonnait cette distinction à la prudence humaine et saint Thomas en a posé le principe discriminatoire en marquant avec force que la loi est faite pour le bien commun. Or, elle ne serait pas faite pour le bien commun si elle paralysait la liberté de la charité par laquelle l'homme accomplit sa destinée. Rendre donc obligatoires en vertu de la loi civile, sans la sanction des peines qu'elle décrète, les devoirs de charité qui ne relèvent que de la conscience et de Dieu : c'est renverser l'ordre de la vie humaine, qui est un ordre de liberté. Il est clair, par ailleurs, qu'à raison des défaillances de la liberté, de l'affaiblissement de la charité, au nom de la conservation sociale, en des cas exceptionnels, la loi pourra, devra même imposer par la contrainte, des mesures de salut public.

Le socialisme révolutionnaire, poussant l'erreur à l'extrême, repousse la charité comme une puissance ennemie et ne reconnaît que la contrainte légale.

Le socialisme mitigé a pour objectif de faire passer dans les lois, dans le droit, dans l'ordre de la justice certains commandements de la charité. En rangeant dans l'ordre des devoirs parfaits ce qui appartient naturellement à la catégorie des devoirs imparfaits, il substitue à un ordre de féconde liberté un ordre de stérile contrainte.

Il m'a paru qu'aucun orateur n'avait dissipé les dangereuses équivoques qui côtoient la vérité en ces matières délicates et je prends la liberté de l'écrire.

La charité dans ses rapports avec la vie économique a fait l'objet d'une étude très ingénieuse du R. P. Dauset, qui en a relevé l'influence jusque dans la fixation du juste prix sous le jeu de l'estimation commune — abstraction faite de la loi de l'offre et de la demande — dans la production s'exerçant en collaboration de la direction capitaliste, technique et manuelle, enfin dans l'usage de la propriété se sauvant de l'égoïsme par les libéralités, conjurant le communisme obligé par la communauté volontaire.

L'assistance et toutes les questions qui s'y rattachent, les assurances sociales ont trouvé dans des spécialistes avertis comme MM. Fliche, Zamanski, Boissard, Lerolle, toute l'élucidation désirable.

La charité dans l'œuvre des missions, la transcendance de la charité catholique, le rôle immense qui lui échoit, les difficultés qu'elle affronte et les précautions dont elle doit s'envelopper en face de nationalismes exacerbés et soupçonneux : tel fut le thème de la leçon professée par le R. P. Charles de Louvain, avec un tel éclat de science et d'éloquence qu'au jugement de beaucoup la palme de la Semaine revient à la Belgique dans ces Jeux Olympiques de la pensée.

Je note aussi un autre succès belge, celui qui fut remporté par l'apôtre du jocisme, M. l'abbé Cardyn. Pendant une heure, un vaste auditoire de prêtres, présidé par Mgr l'évêque de Troyes, a bu avec ivresse la parole de ce petit Belge qui n'a pas dit un mot qui ne fût senti au fond de l'âme, vécu et expérimenté.

Il était inévitable que la charité dans l'ordre international fût abordée, elle le fut dans une atmosphère sereine. M. Blondel a chanté la conciliation du patriotisme et de l'humanitarisme, Mgr Beaupin, admirateur enthousiaste de la S. D. N., en a célébré les bienfaits passés et exalté un avenir plus merveilleux encore ; M. Flory n'a pas osé reconnaître la légitimité de l'insurrection mexicaine. Rien n'a pu troubler cette oasis de la semaine pacifique.

Un jeune professeur de grand avenir, Jean Guittou, a obtenu

un succès qui balance presque celui du R. P. Charles en montrant la charité au service de la vérité. Mgr Petit de Julleville avait prouvé à Notre-Dame que l'intransigeance doctrinale de l'Eglise est pleine d'amour. Jean Guittin a prouvé que la charité doctrinale est pleine de vérité. S'inspirant de la tactique divine qui sait ménager le temps, s'accommoder, s'adapter, s'attempérer, pour risquer un latinisme, à la faiblesse humaine, il a dit des choses délicieuses que Newman et M<sup>me</sup> Swetchine auraient applaudies, comme nous l'avons fait d'ailleurs, dans l'art de ramener des esprits égarés et de faire régner la vérité par l'amour.

Cette leçon formait un contraste piquant avec celle du R. P. Valensin qui se livra, avec la furia du logicien exaspéré à une exécution du maurrassisme et parvint, en isolant certains facteurs et en les distillant dans les cornues du métaphysicien, à démontrer que la cité rêvée par Maurras est bâtie sur la haine. La récompense de ces méritoires efforts ne se fit pas attendre : le Cardinal demanda l'impression immédiate de ce discours et son envoi à Rome.

La Semaine charitable n'aura donc pas été étrangère à la pacification des esprits.

J. SCHYRGENS.

## HOLLANDE

### Les jeux d'Amsterdam

De Philippe Doré dans la Revue Française :

Le 28 juillet, à Amsterdam, commence la grande quinzaine des Jeux Olympiques. L'intérêt philosophique de ce concert international est la rentrée des Allemands. Déjà, on les a vus lors du tournoi de balle ronde. Ils se sont présentés avec une volonté de puissance, comme eût dit leur Nietzsche, poussée au paroxysme. Nous assisterons aux jeux athlétiques, et nous rapporterons à nos lecteurs de la *Revue Française* le témoignage de nos yeux. Mais nous n'avons pu passer la moitié de l'été à Amsterdam. Pour la première partie des jeux, nous devons donc nous référer aux spectateurs compétents. Plusieurs journaux français ont délégué des correspondants aux deux premiers tournois, celui de hockey et celui de balle ronde. Entre tous, deux récits de ces premiers témoins ont du prix, ceux de M. Gabriel Hanot et de M. Maurice Pellerkern. Le premier a dépeint dans le *Miroir des Sports* l'atmosphère de nationalisme enfiévré au milieu duquel se sont déroulées les parties importantes. Voici, par exemple, tracé par ce journaliste excellent, le tableau de la partie finale du tournoi de hockey, entre les équipes de l'Inde et de la Hollande :

*Il est vrai qu'il était extraordinairement impressionnant et même émouvant d'entendre les 40.000 spectateurs dressés comme un seul homme derrière leurs nationaux et encourageant d'une sourde clameur, d'un grondement presque ininterrompu, chacune de leurs attaques, chacune de leurs défenses, chacun de leurs exploits. Quand les Hindous étaient en possession de la balle, un silence de mort, coupé de quelques cris féminins d'angoisse, pesait sur le stade olympique. Sitôt qu'un Hollandais touchait de sa crosse la petite balle blanche, un même cri grave naissait, s'enflait et montait vers le ciel, comme la prière de tout un peuple. Les Hindous gagnèrent par 3 buts à 0, mi-temps. 1 à 0, et achevèrent ainsi leur tournoi olympique sans avoir laissé une seule fois la balle pénétrer dans leurs filets. Leur noir avant centre, Dhyand Chand, fut de nouveau le héros du match, et il marqua les trois points avec la virtuosité et le flegme d'un jakir. Toutefois, quand la musique, après avoir joué le Good save the King, en l'honneur des nouveaux champions olympiques, attaqua les premières notes du chant national hollandais, lent et solennel comme un cantique,*

*la joule entière entonna son hymne séculaire, et l'âme du peuple indomptable, qui a conquis sa terre, pied à pied, sur la mer, plana au-dessus du stade.*

A la balle ronde, deux parties engagent directement les pays dont les nationaux sont présents autour du stade : celle entre la Hollande et l'Uruguay, d'abord, puisque les Hollandais sont chez eux; puis celle entre l'Uruguay et l'Allemagne, les Allemands étant venus par dizaine de milliers pour encourager leurs représentants. Voici d'abord le tableau de la première de ces rencontres, relativement pacifique, qui opposa les Uruguayens aux Hollandais :

*Quand le prince consort pénétra dans la tribune officielle et que la musique joua le Wilhelmus van Nassau, 40.000 voix accompagnèrent, à pleins poumons, le grave chant national. Il n'y eut, pour nous, qu'un moment plus pathétique : ce fut, après le match, la mélodie langoureuse et nostalgique qu'entonnèrent, dans la tribune des concurrents, les remplaçants de l'équipe uruguayenne...*

*La partie commence. L'équipe hollandaise, encouragée par les appels de ses partisans, se déplace comme dans la chaude atmosphère d'une coupeuse artificielle. Les Uruguayens n'ont pour eux que leur classe de jeu. Elle suffit, non sans quelques alertes, à leur donner la victoire sur une équipe substituant la passion à l'intelligence et à l'habileté du jeu. Tout est cœur et courage chez les Néerlandais, expérience, adresse et finesse chez les Sud-Américains. Les Hollandais auraient peut-être une chance de tenir en échec leurs adversaires s'ils jouissaient, comme à Paris, en 1924, un football constructif; les Uruguayens gagneraient beaucoup plus confortablement s'ils chassaient toute nervosité pour se préoccuper uniquement du jeu, en échappant au magnétisme de l'ambiance créée par les spectateurs. Mais je me demande si même des professionnels anglais, vieillis sous le harnois, seraient parvenus à garder la sérénité parfaite devant le nationalisme des spectateurs hollandais.*

Cette ardeur déréglée n'est rien en comparaison de la fureur avec laquelle les Allemands se lancèrent contre les Uruguayens. Déjà, contre la Suisse, l'Allemagne avait mis en ligne une équipe dont M. Hanot avait dit qu'elle était formée selon le principe et l'esprit des *Siosstruppen* du temps de guerre. Contre l'Uruguay, ce fut la bataille rangée :

*Quels sont les responsables? Les Allemands. Ils n'admettaient pas d'être tenus en échec ni simplement d'être menacés dans leur marche en avant vers la finale. Ils étaient résolus à gagner coûte que coûte. Après le match contre les Suisses, ils avaient, pour excuser certaines incorrections, laissé entendre que, connaissant la fermeté du football helvétique, ils avaient intentionnellement mis sur pied une équipe de choc, mais que, pour la suite du tournoi, ils désigneraient une équipe de vrais footballeurs pratiquant le « fair play ». Vaine promesse! Aucun joueur n'avait été changé, et l'équipe germanique commença le match avec une volonté de vaincre exaspérée, une ardeur et une violence implacables. Exemple significatif : dans la tribune des concurrents olympiques, les footballeurs de toutes les nations encore présents, à part les Allemands bien entendu, jurèrent des actes de brutalité, encourageaient les Uruguayens. Ceux-ci, d'abord saisis par cet empêchement à tout prix de danser en rond, eurent quelques minutes de flottement; puis ils se reprirent et organisèrent leur action à la fois fine, rapide, riche en feintes et en esquives et en même temps plus rigoureuse que la tactique argentine.*

*Les Allemands ne le saisirent pas de cette façon et ne s'embarassèrent pas de subtilités; ils frappèrent là où ils croyaient que le ballon devait se trouver. Tant pis si c'était un tibia, une poitrine, un bras, une tête même qu'ils atteignaient.*

Le soir même, M. Hanot résumait son impression en cette formule énergique :

*Le sport, école de droiture et mode de rapprochement entre les peuples? Il faut n'avoir pas vu la rencontre de cet après-midi pour admettre sans scepticisme une pareille définition.*

Son témoignage est corroboré par celui de M. Pellerkern, qui a écrit de son côté, dans *Candide* :

*Nous avons vu, à Amsterdam, que le sport se rencontre souvent désormais, avec la politique, la diplomatie et les nationalismes.*

Après quoi, M. Pellerkern dépeint à son tour la bataille forcée menée par les Allemands contre les Uruguayens :

*Au moins, les Hollandais étaient chez eux, à Amsterdam, et, pour si excessive qu'ait pu paraître leur ardeur à sauver la patrie, elle pouvait s'excuser. Mais la manifestation allemande, qui suivit à quelques jours, aurait gagné à se montrer plus discrète.*

*On dit que les dirigeants sportifs allemands avaient conseillé à leurs athlètes de jouer durement, car c'était, paraît-il, la meilleure manière de venir à bout de la subtilité et de la finesse des Sud-Américains. Assurément, le jeu dur ne signifie pas, en football, jeu brutal. Mais ceux qui reçoivent de tels conseils peuvent s'y tromper, surtout si l'on a pris soin d'exalter en eux le sentiment patriotique. Le sport rapproche les peuples, dit-on, et ne connaît pas de patrie. Cet aphorisme pour banquets se voit parfois catégoriquement démenti dans les stades, où des luttes, présumées pacifiques, dégèrent à l'occasion en après-combats de races.*

*Apercevant l'impossibilité de venir à bout des insaisissables Uruguayens autrement que par la force brutale, les onze colosses allemands jouèrent avec une violence et une incorrection dont on a rarement le spectacle. Ils chargèrent, balayèrent, bousculèrent leurs adversaires sans le moindre ménagement. Et comme cela ne suffisait pas encore, ils décochèrent coups de pied et coups de poing, volontairement, avec préméditation tant et si bien que l'arbitre dut expulser du terrain le demi-centre Kalb, que sa profession d'étudiant aurait dû cependant préparer à des méurs plus coïtoises.*

*Cette attitude franchement antisportive eut, dans ses conséquences, le caractère d'une faute politique. Malgré les excuses que le consul d'Allemagne à Amsterdam fit à celui de l'Uruguay, malgré les sanctions que la Fédération allemande prit ultérieurement contre les joueurs coupables, l'impression demeure, en Hollande, que le peuple allemand n'avait rien abîmé de ses tendances, de ses aspirations, de ses méthodes.*

Il fallait transcrire ici ces jugements. Ils émanent de journalistes sérieux, honnêtes, compétents. M. Hanot et M. Pellerkern ont souvent montré qu'ils voyaient et peignaient juste. Leur double conclusion doit être transcrite et propagée : le sport, école de droiture et mode de rapprochement entre les peuples, comment y croire, dit M. Hanot. L'Allemagne n'a rien abîmé de ses tendances, de ses méthodes, de ses aspirations, dit M. Pellerkern.

Nous reviendrons là-dessus quand nous aurons vu par nous-même...

---

Il ne sera plus donné suite aux demandes d'envoi d'exemplaires de la « Revue catholique des Idées et des Faits » non accompagnées du coût des numéros demandés.

---

## ESPAGNE

### L'Union patriotique

*Le général Primo de Rivera a adressé à M. Louis Forest, collaborateur de l'Illustration, une lettre du plus haut intérêt, lettre que cette revue publie dans son dernier numéro et que nous reproduisons ici :*

« Je ne puis, hélas! répondre à toutes les questions que me propose M. Louis Forest. J'aurais besoin d'un temps qui, malheureusement, me manque.

« Il trouvera d'ailleurs dans nos statistiques officielles, dans la presse, dans nos annuaires, des renseignements pour satisfaire son légitime désir de décrire l'état actuel de l'Espagne d'après des documents. Mais il est un point essentiel. Je désire en instruire moi-même M. Louis Forest, à cause de l'importance que j'y attache, à cause de la difficulté qu'il peut y avoir, pour les étrangers, à bien le saisir.

« Il s'agit de cette *Union patriotique* qui est le fondement même, le fondement organique du grand courant d'opinion sur lequel mon gouvernement s'appuie.

« Beaucoup s'imaginent, au dehors, que l'*Union patriotique* est un parti politique. C'est le contraire. La ligue est « apolitique ». La contagion politique avait, en Espagne, corrompu toutes les activités dans nos villes; elle les avait contaminées. C'est la politique qui avait acculé l'Espagne à une situation déplorable qui atteignit son maximum de gravité durant l'été de 1923.

« Avec ce régime, il arrivait que les hommes les plus loyaux étaient obligés, sous le masque de la communauté politique, de couvoyer les pires canailles. Sous la contrainte de la discipline politique, les plus honnêtes étaient obligés de voter contre leur propre conscience ou contre les règles que leur imposait leur jugement.

« Il n'y eut alors qu'un moyen de salut : cette autorité militaire dont l'actuel régime est né.

« Il semblait alors naturel que quelque groupement civique nouveau surgît pour réclamer la mission de gouverner, en commençant, comme il était opportun, de prendre des sanctions contre le régime déchu. Mais divers facteurs, entre autres la stupeur du coup d'Etat, l'amoncellement des difficultés qui en naquirent, la promptitude avec laquelle le Directoire conquit le public, consolidèrent un état d'opinion qui nous força à continuer notre tâche rénovatrice.

« Ainsi, ce fut seulement au cours de la première année de dictature que l'*Union patriotique* s'affirma sous forme d'un mouvement civique destiné à fortifier, en l'appuyant, le Directoire.

« C'est alors qu'on commença à organiser la *Ligue* pour en faire l'organisme puissant et parfait qu'elle est aujourd'hui.

\* \* \*

« Qu'est donc cette union patriotique?

« Une organisation civique. Des centaines, des milliers d'hommes et de femmes de toutes les conditions sociales s'y sont groupés avec un désintéressement complet. Leur idéal n'est pas toujours le même; mais toutes et tous admettent comme essentiels les quatre principes suivants : ordre, justice, moralité, progrès.

« Parmi ceux qui constituèrent l'*Union patriotique* il y a des républicains et des membres du parti ouvrier, ainsi que pas mal de carlistes. Tous, cependant, ont un caractère commun : ils furent les victimes de la politique oligarchique de clans; ils rejoignaient ainsi l'énorme masse populaire qui avait perdu toute foi en la possibilité du salut de l'Espagne.

« Pour bien comprendre le degré de cohésion et de force atteint par une telle organisation, il faut se représenter que le gouvernement actuel a pu, sans heurts ni incidents graves, réaliser en une année la reprise de la lutte contre la rébellion marocaine, la brillante offensive de 1925, et réaliser la paix parfaite qui règne aujourd'hui.

« La dictature ayant triomphé du problème le plus grave, celui qui touchait de plus près à l'honneur national, se devait de réorganiser ses forces pour continuer la reconstitution du pays. Il lui fallait préparer les voies que l'Espagne devait suivre, si elle voulait, sans accidents nouveaux, réaliser l'œuvre de progrès qui convient à sa noble histoire.

« Que fallait-il pour ce but?

« À mon sens, extirper jusqu'au souvenir des anciens partis, car leurs membres les plus purs sont d'un doctrinarisme qui

annihile toute espèce d'initiative. Ils rendent la solution des problèmes nationaux d'une réalisation malaisée. En outre, leur existence est liée à la répartition de la manne électorale, source de si fréquentes injustices. C'est pourquoi il est interdit aux membres de l'Union patriotique, au nom de leur groupement, de solliciter quoi que ce soit des pouvoirs publics.

Le système d'influences et de passe-droits qui existait en Espagne avait causé une grave démoralisation. Il avait jeté le pays dans les bras des partis politiques. Chacun espérait vivre de la nation le temps que gouvernaient ceux de son parti. Aujourd'hui, il est un fait certain : les services de l'Etat — tant administratifs que judiciaires — n'ont point même à repousser toutes recommandations politiques pour la bonne raison qu'il n'y en a plus.

» Donc, l'Union patriotique et son frère aîné, le Somaten ou milice civique, sont des forces sans attaches politiques, uniquement disposées à soutenir un gouvernement étranger aux partis.

» Si par malheur l'évolution nous ramenait la forme périmée, archaïque, qu'est le gouvernement des partis, la Ligue saurait sauvegarder les principes d'ordre, de justice, de moralité et de progrès auxquels j'ai fait allusion plus haut. J'ai dit : par malheur. Je maintiens le terme, car il signifierait qu'on serait revenu au système des oligarchies et des clans, dont les abus ne sont plus à compter.

» Je suis partisan d'une grande assemblée nationale ayant son existence réglée. Elle doit contrôler les actes du gouvernement, exercer même, s'il le faut, un droit de critique. Elle doit devenir la pépinière des hommes d'Etat. Ils s'y révéleront. Le recrutement d'une telle assemblée doit se faire dans les divers secteurs de l'opinion nationale, en toute pondération. Certains membres seront choisis en vertu de leur situation; d'autres, au contraire, devront être élus par les corps constitués; d'autres enfin par un vote national et non par un scrutin régional. Ce dernier mode d'élection est, en effet, à mon avis, la cause de la corruption politique, en commençant par les électeurs ou en finissant par le gouvernement, car les premiers vendent leurs voix au candidat, et celui-ci paie par des abus ou des faveurs qui transforment les bureaux de l'Etat et de la justice en autant d'esclaves de la politique.

» Je ne conçois pas qu'il puisse y avoir, entre les citoyens d'un même pays, tant de nuances. Personne ne songe à discuter les Droits de l'homme, aussi longtemps qu'ils se maintiennent dans les limites de la vie sociale et ne tombent pas dans l'abus. Les formes du gouvernement peuvent passer, aux yeux d'un bon nombre de citoyens, pour purement accidentelles, à condition qu'ils acceptent les réalités sans vouloir y substituer la violence et le désordre. L'idéal religieux admet, à l'intérieur du domaine de la morale chrétienne, une échelle très ample d'exaltation dont nul ne doit être offensé. La civilisation est comprise de la même façon par tous les hommes cultivés et l'humanité s'incline devant les préceptes de la conscience universelle.

» Aucun secteur social ne doit détenir l'exclusivité du gouvernement, qu'il soit patronal, qu'il soit ouvrier, qu'il soit philosophique. Ce sont des hommes intelligents, droits, austères, des hommes de caractère et de labeur, ni sectaires, ni représentants de groupe ou de parti, qui doivent former le gouvernement. Il ne faut pas que leurs convictions deviennent affaire d'amour-propre. Il ne faut pas qu'ils fassent de leurs conceptions doctrinales une affaire d'Etat. Ils doivent posséder un maximum de facultés gouvernementales et un minimum de facultés législatives. Scrupuleux observateurs de la loi, ils ne la modifieront qu'après appui et consultation des spécialistes, et encore plus en améliorant les imperfections qu'en modifiant la doctrine.

» Dans un tel gouvernement, — qui est celui que je préside, — où l'on est totalement indépendant des obligations de parti, les ministres peuvent parfaitement s'entendre pendant de longues années et accomplir une œuvre vaste et belle.

» Il n'en va pas d'autre sorte avec le grand gouvernement qu'a actuellement la France, où l'amour de la patrie est le plus puissant des liens. Cela suffit pour que les citoyens sensés, défendent la foi qui a grandi leur pays, qui est la base de leur morale, pour qu'ils défendent aussi la forme de gouvernement qui garantit le mieux leur prestige et leur prospérité.

» Voilà ce qu'est et ce que veut continuer d'être l'Union patriotique en Espagne : une ligue ou organisation civique nullement sectaire, à la base ample, de réciproque tolérance jusqu'aux plus extrêmes limites de la commune morale, disposée à servir l'Etat,

la province, la commune ou la société, mais incapable de vivre à leurs dépens, énuée d'intérêts ambitieux et dévouée à la justice.

» En bonne logique civique, il ne peut rester en dehors de cette union que les orgueilleux, les exaltés, les doctrinaires impénitents, les partisans de la violence et les bohèmes qui ne vivent que de chantage, de favoritisme et des vices de l'intrigue. Sont exclus de l'Union, a priori, les illettrés du civisme qui ignorent les obligations et jusqu'au sentiment patriotique : êtres d'une insensibilité totale passant à travers le monde sans y voir autre chose que les réalités positives.

» L'Union patriotique est du romantisme, car elle exige l'exaltation et l'esprit de sacrifice. Aucun pays n'a jamais enregistré un tel cas de purification politique. Elle attirera l'âme sensible des femmes. Elle a réuni prêtres et laïques, ouvriers et patrons, hommes de science et hommes de lettres, professeurs, étudiants, jeunes gens, vieillards, tous liés aujourd'hui par la même noblesse de l'idéal patriotique.

» Vous vous imaginerez maintenant aisément quels devoirs représente pour moi le fait d'avoir été le promoteur d'un tel mouvement, le fait aussi d'être dans l'obligation de le diriger avec la pleine confiance de tant d'hommes, parmi lesquels nombreux, nombreux sont ceux qui valent beaucoup plus que moi !

## POUR VOS PÈLERINAGES A

Lourdes : 23 août, 4 et 18 septembre, etc...

Lisieux : 19 et 29 août, etc...

Limpias, Loyola : 20 août et 11 septembre.

Jerusalem : le « NATIONAL BELGE », 21 août

ET VOS

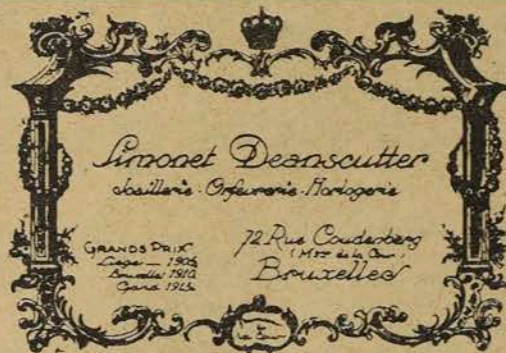
## VOYAGES A L'ÉTRANGER

Voyages de Noces - Voyages particuliers - Excursions accompagnées

Demandez programmes et renseignements gratuits à M. CAUCHIE Directeur de

« LES GRANDS PÈLERINAGES »

23, avenue du Mont-Kemmel, BRUXELLES T61, 458,31



## Michel Swartenbroeckx

Agent de change agréé

35, rue de la Loi, 35, BRUXELLES (Q.-L.)

TOUS ORDRES DE BOURSE

TERME & COMPTANT

Téléphones : 392.70 et 71